



L'actualité de la mode de l'automne

Meliha Serbes > P. 7

Aramis Kalay, de l'ombre à la lumière : « Je rêvais qu'un jour, une photographie serait légendée de mon nom » > P. 7



« Je ne suis pas "écrivain voyageur", je suis écrivain, et j'habite quelque part ! »

> P. 3

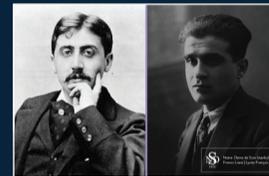


Aujourd'hui la Turquie



N° ISSN : 1305-6476

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal



La musique portée par le roman Regards croisés sur Proust et Tanpinar

La Galerie Notre Dame de Sion
Du 8 novembre à 8 Décembre

18 TL - 6 euros

www.aujourdhuilaturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 212, Novembre 2022

Christian Schnell : « Istanbul dégage une énergie créatrice incroyable »

Christian Schnell est le directeur de l'Institut français d'Istanbul. Après de nombreuses missions culturelles en France dans les collectivités territoriales, il arriva en 2019 à Istanbul pour sa première mission internationale. Fasciné par Turquie, il reconnaît qu'il existe peu de pays où l'on trouve ce brassage culturel et cette énergie créatrice. Il nous reçoit dans son bureau pour répondre à nos questions concernant l'Institut et ses activités.

Quel est votre parcours ?

Je suis juriste de formation, passionné de culture. En tant que directeur général de services culturels en France, j'ai travaillé sur les politiques culturelles des collectivités territoriales. J'ai notamment occupé le poste de directeur du Pôle Culture et Patrimoine de la Ville de Metz, où j'ai géré différents dossiers comme la création d'un cinéma d'art et d'essais, celle d'une médiathèque numérique, l'obtention d'un label UNESCO de « Ville créative musique ». J'ai aussi créé la Cité musicale de Metz, le Festival Constellation Metz, aujourd'hui le plus grand festival international d'art numérique et l'un des principaux festivals d'été en France.

À votre arrivée à Istanbul, quelle a été votre première impression ?

Dès mon arrivée, j'ai passé la journée entière à marcher. J'ai été fasciné par le paysage urbain d'Istanbul, sa lumière et encore plus par son côté mixte et mixage, son énergie extraordinaire. Énergie d'abord humaine, liée à la jeunesse de ses habitants et à la façon dont ils s'approprient la ville. Il y a des rencontres aussi : avec de jeunes artistes comme le photographe Bilal İmren que l'Institut a chargé de réaliser une exposition sur les bâtiments d'Alexandre Vallauray... Et tant d'autres belles rencontres, avec des personnes qui ont soif de culture, de dialogue et d'interactions avec le reste du monde... J'ai connu peu de pays où il y avait ce brassage et cette énergie.

> P. 5

Nilüfer et Annie Ernaux

Le 16 octobre dernier à Paris, 140 000 personnes, à l'appel de Jean-Luc Mélenchon, sont descendues dans la rue pour protester contre l'augmentation de l'inflation et du coût de la vie. Annie Ernaux, prix Nobel de littérature 2022, qui depuis 1968 observe avec acuité les changements sociétaux du monde, et tout particulièrement ceux de la deuxième décennie des années 2000, était elle aussi aux avant-postes de l'action.



Au cours des années 70, notre famille possédait un tourne-disque pour vinyles 33 et 45 tours, avec un revêtement extérieur en plastique vert. Une platine que ma mère a vendue plus tard, je pense. Nostalgie... J'ai toujours scruté les vitrines des antiquaires dans l'espoir de la retrouver, d'autant que c'est à la mode en ce moment !



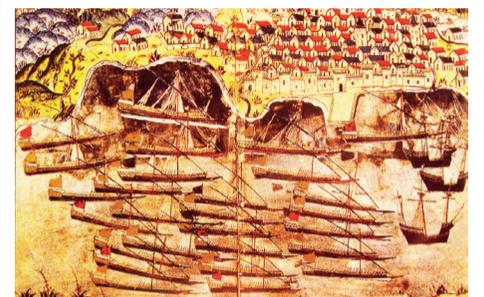
C'était pendant mes années de collège. La chanson de Nilüfer, « Le monde tourne », flottait sur toutes les ondes en Turquie. J'étais un grand fan, comme les jeunes de mon âge. Le titre signifiait la « rotation du monde » au sens géographique du terme. Mais à cette époque, je ne pouvais pas comprendre pleinement ce que signifiaient les paroles de cette chanson.

*Dünya dönüyor sen ne dersin de / Yıllar geçiyor fark etmesen de / Dünya dönüyor sen ne dersin de / Yıllar geçiyor fark etmesen de...*¹

Nilüfer a reçu le « Prix du chanteur de l'année » en 1973 avec cette chanson dont les paroles et la musique étaient signées Tuğrul Dağcı.

« Le monde tourne » tourne toujours dans nos mémoires...

> P. 5



Riviera française : le spectre de Barberousse toujours présent !

Deux villes de la côte méditerranéenne, Nice et Toulon, conservent encore le souvenir du passage du fameux amiral ottoman, Barbaros Hayrettin Pacha, que les Européens appellent « Barberousse ».

Gisèle Durero Köseoğlu > P. 11

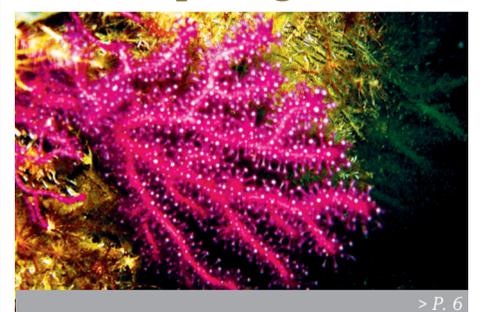
Retour sur...

Burkina Faso : un signal de la perte d'influence de la France, Valentin Ollier, p. 4

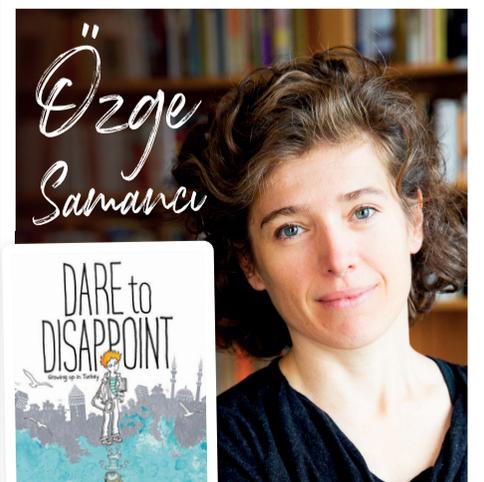
L'atelier de chocolat et de fleurs des frères Özdişek, Giorgitsamou, p. 6

Les Amériques, état des lieux - I, Eren Paykal, p. 9

De nouvelles espèces marines protégées



> P. 6





Dr. Olivier Buirette

L'automne 2022 n'a pas encore commencé que deux personnages

historiques majeurs nous ont quittés à quelques semaines d'intervalle. Le premier fut le dernier chef d'État de l'Union Soviétique, à savoir Mikhaïl Gorbatchev, disparu le 30 août 2022 ; et le 8 septembre dernier, la reine Elisabeth II d'Angleterre.

Deux personnages très différents mais qui, à coup sûr, ont marqué leur époque. Avec le décès, à plus de 91 ans, de Mikhaïl Gorbatchev, disparaît le symbole de toute une époque. Gorbatchev dirigea l'Union Soviétique de mars 1985 au 25 décembre 1991 ; soit un peu plus de six ans de pouvoir, qui virent à la fois la fin de la guerre froide, du bloc communiste à l'Est avec la chute de son plus grand symbole, le mur de Berlin tombé le 9 novembre 1989, et aussi la désintégration de l'Union Soviétique elle-même avec l'indépendance de la plupart de ses possessions en Asie centrale et des Républiques Socialistes Soviétiques (RSS) situées à l'ouest de l'URSS.

À plus d'un titre - et peut-être sans doute contre sa volonté - Mikhaïl Gorbatchev aura été, avec ses réformes que l'Histoire a retenues sous le nom de *Glasnost*

30 août 2022 : mort de Mikhaïl Gorbatchev La fin d'une époque ?

(transparence) et *Perestroïka* (restructuration), l'étincelle de tous ces grands changements qui ont donné naissance pour une grande part aux nouvelles relations internationales qui nous lient encore aujourd'hui. Il faut dire que l'URSS du début des années 80 était à bout de souffle. L'ère Brejnev, commencée en 1964, s'achevait dans la confusion la plus totale avec un pays englué dans une guerre qui n'en finissait plus en Afghanistan, coincé sur le plan international par son incapacité à suivre les accords d'Helsinki de 1975, et surtout exsangue économiquement car ne pouvant plus suivre le rythme de la course aux armements imposée par les États-Unis avec la toute récente IDS (guerre des étoiles) lancée par Ronald Reagan, ce républicain très anti-communiste.

Ainsi, à partir de 1985, tout devait changer avec les premiers sommets internationaux États-Unis et URSS, les chemins ouverts vers la détente ainsi que le désarmement nucléaire. En même temps, les vieux dirigeants de l'époque Brejnev encore en place dans les pays du

bloc de l'Est étaient peu à peu remplacés par des réformateurs. Les réformes de Gorbatchev, qui avant tout avaient été mises en place pour sauver le système communiste et dont on sait aujourd'hui qu'elles arrivèrent trop tard, eurent une triple conséquence. La première est économique : l'évolution vers l'économie de marché que l'on espérait contrôler, un peu comme lors de la NEP de Lénine du début des années 20, allait s'emballer et faire entrer le pays dans une longue et pénible période de transition qui dura bien après la chute de l'URSS. La deuxième fut bien sûr la célèbre année 1989 et en un temps record, la fin du bloc de l'Est et le retour à la démocratie d'une Europe centrale désormais retrouvée. Enfin, la troisième conséquence fut la désintégration de l'Empire russe lui-même, souvent acquis bien avant 1917, avec pour résumer la perte de toute l'Asie centrale, d'une large partie des États du Caucase ainsi que de la frange occidentale de l'Empire - pour mémoire, les États baltes, la Biélorussie, l'Ukraine et la Moldavie.



L'URSS finit par disparaître rapidement après une ultime tentative des ultras conservateurs, en août 1991, de reprendre le pouvoir par un putsch qui fut un échec. Ce putsch devait permettre au rival de Gorbatchev, Boris Eltsine, de prendre le contrôle de la future Communauté des États Indépendants et surtout de la Fédération de Russie qui succédait à l'URSS dissoute le 25 décembre 1991. Mikhaïl Gorbatchev restera donc, comme principal moteur de la fin de la guerre froide en Occident, un personnage historique majeur. Il a suscité aussi un souffle démocratique sans égal depuis cette époque. Il restera en cela plus populaire à l'international qu'en Russie elle-même puisqu'il mit fin à son Empire, un Empire qui jusqu'à aujourd'hui continue de hanter la mémoire et la destinée de la Russie contemporaine.

L'Occident, seul à croire en son hégémonie

Le 20 septembre 2022 lors d'un discours aux Nations-Unies, le président Emmanuel Macron a incité les États d'Afrique, d'Amérique latine et d'Asie à prendre part au conflit agitant l'Ukraine et la Russie. Prendre part est ici un euphémisme : sous couvert de défense des valeurs universelles et de la paix, le président Macron somme en réalité le reste du monde à soutenir le camp occidental face à la Fédération de Russie dirigée par Vladimir Poutine. Mais l'Occident ne s'enferme-t-il pas dans une « fausse conscience » en pensant que les non-alignés se rangeront naturellement de leur côté ?

Pour bon nombre de populations en effet, l'Occident fait montre d'une belle hypocrisie dans sa gestion de la guerre en Ukraine. Pour le comprendre, il est nécessaire de s'interroger sur la manière dont sont vues les démocraties dites libérales dans le monde entier. En Europe, l'inquiétude par rapport à la guerre semble naturelle : celle-ci se déroule sur le sol européen décrit comme « en paix » depuis la Seconde Guerre mondiale. Cependant, le reste du monde aussi connaît ses guerres ☐ guerres moins alarmistes pour les Européens dont l'indignation est alors à géométrie variable. L'Occident peut se mentir à lui-même, mais les nations l'entourant sont de moins en moins dupes. Beaucoup ne considèrent plus l'Europe et l'Amérique du Nord que comme des caricatures de démocraties, laissant les inégalités et la répression exploser.

Par sa gestion du conflit, l'Union Européenne fait preuve de cette fausse morale : l'idée que des sanctions économiques sont plus saines et pacifiques que des

sanctions militaires. Mais ces sanctions jouent au final contre elle. Dans ce cas précis, ces sanctions économiques ont d'abord déstabilisé leur cible : la Russie, et surtout ses précaires. Cela a permis au président Poutine de désigner un ennemi commun, de créer une nation plus soudée. Et par retour de bâton, l'Union Européenne se retrouve aujourd'hui en pleine crise d'inflation, où les sanctions économiques qu'elle a elle-même prises frappent d'abord ses propres précaires. Il est d'ailleurs intéressant de noter que ni les oligarques russes, ni les groupes multimilliardaires français ne sont visés ni même touchés par ces sanctions.

Dans la logique induite par le discours d'Emmanuel Macron, les neutres doivent ainsi se positionner. D'un point de vue occidental, la défense de la paix en Ukraine par des sanctions envers la Russie est la position naturelle à adopter. Mais rien ne dit que le parti pris sera en faveur de l'Ukraine et de ses alliés. L'historien anthropologue Emmanuel Todd parle d'ailleurs de « fausse conscience »

occidentale. Il faut en effet que l'Occident en finisse avec cette vision exagérée de lui-même. Ces pays libéraux laissent encore aujourd'hui un goût amer dans de nombreuses sociétés africaines et latino-américaines. On pense ici à la colonisation puis à l'ingérence constante et continue de nombreux pays européens. Ces mécanismes de domination persistants ne nous incitent pas à penser que le reste du monde accepte de s'aligner et obéir aussi naturellement au président Macron ou à ses voisins. La situation actuelle au Burkina Faso le montre bel et bien.

Dans une autre perspective, cette fois portant plus sur les « valeurs », le président Poutine se positionne aussi parfois comme naturellement plus proche du reste du monde que de l'Occident. Dans son discours à propos de l'annexion de certaines provinces ukrainiennes, il déclare que l'Occident « refuse les normes morales de la famille ». Si cette déclaration peut à raison choquer en Europe, il est important de rappeler que sur ce point,

le reste du monde peut facilement basculer l'arme à l'Est. Todd, dans ses travaux, constate qu'il est en effet rare d'observer outre-Occident les « nouvelles » valeurs familiales plus libérales et individualistes vis-à-vis du droit des femmes ou des personnes LGBT+. En dénonçant une forme de « dictature morale » et de « satanisme » des élites occidentales, par sa posture de défenseur de la représentation traditionnelle de la famille, Vladimir Poutine joue donc une carte importante pour l'alignement de certaines nations.

Pour conclure, soyons clairs. Il ne s'agit pas là de s'aligner sur un camp et encore moins de dénoncer la manière de vivre des populations occidentales. Celles-ci, d'ailleurs, sont souvent bien conscientes de la « fausse conscience » de leurs gouvernants. Seulement, il est important de montrer que le reste du monde n'est pas acquis à l'Occident. Et que cela n'est pas du seul fait de l'ingérence russe sur le globe, mais aussi et simplement d'une volonté d'hégémonie dépassée.

* Valentin Ollier

Aujourd'hui
la Turquie



Édité et Distribué en France par Les Editions CVMag, 37 rue d'Hauteville 75010 Paris-France, Tel: 01 42 29 78 03 • Directeur de la publication : Hugues Richard • Rédacteur : Daniel Latif • Commission paritaire : 0723 | 89645 • www.aujourd'huiatourquie.com • alaturque@gmail.com • Editeur en Europe : Les Editions CVMag • No ISSN : 1305-6476 • Les opinions exprimées dans les articles de notre journal n'engagent que leurs auteurs. Edition Turquie : Bizimavrupa Yay. Hiz. Ltd. Kadıköy, Moda Cad. 59 İstanbul • Tél. 0 216 550 22 50 • Genel Yayın Yönetmeni: Hossein Latif Dizadji • Sorumlu Yazışmaları Müdürü : Ahmet Altunbaş • Comité de rédaction / Yayın Kurulu : Hüseyin Latif (Président), Mireille Sadège, Haydar Çakmak, Burcu Bayındır Dramalı, Ali Türek, Aramis Kalay, Berk Mansur Delipinar, Celal Biyıklıoğlu, Daniel Latif, Derya Adıgüzel, Doğan Sumar, Eren Paykal, Ersin Uçkardeş, Ezgi Biçer, Hugues Richard, İnci Kara, Kasım Zoto, Kenan Avcı, Kemal Belgin, Mehmet Erbak, Merve Şahin, Nami Başer, Nolwenn Allano, Onursal Özatacan, Richard Özatacan, Sinem Çakmak, Sühendan İlal, Sırma Parman, Nedim Gürsel, Zeynep Kürşat Alumur, Sati Karagöz, Bilge Demirkazan, Selçuk Önder, Meliha Serbes, Hacer Tan • Correspondant d'Izmir : Muzaffer Ayhan Kara • Publicité et la communication: Bizimavrupa / CVMag • Conception : Ersin Uçkardeş, Merve Şahin • Imprimé par Yıkılmazlar Basın Yayın Ltd. Şti. Evren Mah. Gülbahar Cad. No: 62/C Güneşli • Distribution : NMPP • Tous droits réservés. Aujourd'hui la Turquie est une marque déposée • ALT - Okur ve Yazar Temsilcileri Konseyi (CORELE): Kemal Belgin, Celal Biyıklıoğlu (Président), Erkan Oyal, Merve Şahin.

Bulletin d'abonnement

12 numéros 85 €

altinfos@gmail.com

« Je ne suis pas "écrivain voyageur", je suis écrivain, et j'habite quelque part ! »

Je retrouve la romancière Ingrid Thobois dans un café pour parler avec elle de ses sources d'inspiration et de ses thèmes de prédilection. Par un heureux hasard, notre rencontre précède de quelques jours la sortie de son nouveau livre, *La fin du voyage*. Dans ce récit, elle retrace ses expériences de voyage, et notamment une année de route sur les pas de Nicolas Bouvier. Et de ces nombreux voyages, une évidence, une certitude même : elle ne se reconnaît pas dans l'étiquette « écrivain voyageur » qu'on lui a très tôt collée sur le front. Car pour écrire, dit-elle, elle n'a pas besoin de voyager, mais plutôt d'habiter. Rencontre avec une écrivaine passionnée et exigeante pour qui « écrire, c'est tordre le réel, le réinventer, le nuancer, le magnifier ». **Vous dites avoir été attirée par l'exil et le départ. Pourquoi avez-vous ressenti le besoin de vous tourner vers l'ailleurs ?**

Tout part de ma découverte, en 1999, de l'œuvre de Nicolas Bouvier, écrivain suisse qui dans les années 50 avait fait un voyage de quatre ans qui l'a conduit au Japon. La rencontre avec cette œuvre à la fois littéraire et photographique a été pour moi un coup de foudre intellectuel. J'avais 19 ans et j'ai eu envie de faire la même chose. J'avais déjà beaucoup voyagé avec mes parents. J'ai entrepris ce voyage d'un an... C'était le début des années 2000 : pas de téléphone portable, Skype et WhatsApp n'existaient pas. L'éloignement était bien réel, la coupure nette avec celles, ceux, et ce que je laissais derrière moi, et la solitude carabinée... Mais l'ailleurs, ce n'est pas forcément le voyage, qui n'a constitué qu'une toute petite partie de mes expériences de vie à l'étranger.

Actuellement, vous vivez en Turquie. Quel est l'ailleurs pour vous ?

L'ailleurs ? Maintenant pour moi, c'est peut-être la France (rires) ! Ici à Istanbul, je me sens chez moi. Toutefois, c'est aussi pour moi un ailleurs, d'autant que je ne vis à Istanbul que depuis trois ans. Mais c'est ici que j'ai mis au monde mes enfants, ici qu'ils apprennent à parler également le turc, ici qu'ils grandissent, et ceci constitue un ancrage très fort. Il faut aussi préciser que ma propre arrière-grand-mère était née sujette ottomane, à Salonique, au XIX^e siècle, et que mon arrière-arrière-grand-père était enseignant au lycée Galatasaray, si bien que, par le plus grand des hasards - si le hasard existe ! - je m'inscris ici à Istanbul dans une continuité à la fois familiale et géographique.

Votre dernier livre intitulé *La fin du voyage* vient de sortir en octobre. Pouvez-vous nous en parler ?

Le titre est provocateur, mais vrai, il correspond à un constat. Il relate mes nombreux voyages, mais aussi comment il y a eu malentendu au départ, de ma part d'abord et de la part du public ensuite. En fait, je me suis crue longtemps voyageuse. Mais en réalité, ce qui me plaît, c'est d'être assise quelque part et d'écrire. Je suis profondément sédentaire, que ce soit dans mon pays, en France, à Istanbul où je vis, en Afghanistan où j'ai vécu... L'itinérance ne me convient pas. Il m'a fallu du temps pour comprendre

que le mouvement du voyage, tellement valorisé, n'était pas pour moi. Il m'a fallu un long processus d'expérience, puis de déconstruction de ces expériences, pour comprendre mon besoin de sédentarité. Ce livre est un récit, mais aussi un essai. C'est une réflexion menée sur ces voyages qui m'ont valu à tort l'étiquette de « grande voyageuse ». Je me suis appliquée à décortiquer mes expériences pour mieux interroger la notion de voyage et éclaircir le malentendu !

C'est donc le constat que vous n'avez pas besoin d'être une voyageuse pour écrire ?

Oui, c'est un vrai constat. Certes, j'ai grand plaisir à voyager, mais ce n'est pas pour moi une condition d'écriture, c'est même l'inverse. J'ai besoin d'être posée, installée dans mon quotidien, j'ai besoin de structure stable pour pouvoir penser.



Votre envie d'écrire, d'où vient-elle ? Et à quel moment vous êtes-vous dit que vous alliez devenir écrivaine ?

Mon envie d'écrire, je ne peux pas dire comment ni quand elle a surgi, car j'ai toujours écrit. Je tiens des carnets depuis l'âge de six ans. J'ai hérité d'une machine à écrire à cet âge à peu près. J'ai toujours écrit sans jamais me dire que j'allais devenir écrivain. Les choses se sont déroulées spontanément, tardivement. Lorsque j'étais en Afghanistan, en 2003, j'ai éprouvé le besoin de mener un travail d'écriture particulier et plus exigeant. Ce travail allait devenir mon premier roman, mais je ne le savais pas encore. Etant données les difficultés de communication dans ce pays, j'envoyais chaque mois un mail d'information collectif à une quinzaine de personnes, amis et famille, sorte de chronique rédigée à partir de mes carnets. Certains de mes correspondants ont apprécié mes textes et m'ont suggéré de les envoyer à des rédactions. Je n'avais jamais pensé à cela auparavant, mais l'idée a germé. Quand je suis revenue en France, je me suis dit qu'il fallait donner une forme à cette expérience si forte de vie en Afghanistan - Nicolas Bouvier à propos du terrible *Poisson Scorpion*, parle de cette mise en forme nécessaire, post expérience. Lorsque l'on a vécu un trop-plein d'émotions, ce qui était mon cas en Afghanistan, écrire peut constituer une manière très salutaire de redonner forme au chaos émotionnel. Ensuite, j'ai eu de la chance. Je n'ai mis qu'une année pour trouver un éditeur. À partir de là, continuer à publier était pour moi une évidence.

Comment naît l'idée de vos romans ? Et à partir de là, comment travaillez-vous ?

Le réel a pour moi un rôle déclencheur.

Je pars d'un pan de réalité - une scène à laquelle j'assiste, un fait qu'on me raconte, des éléments visuels, sonores, olfactifs - puis j'insuffle à ces éléments ma pensée, mes propres obsessions.

S'ajoutent aussi les sources d'inspiration artistiques. Le cinéma d'abord, que je fréquentais assidûment à Paris. Le roman vient subtilement puiser à diverses sources de réalités : l'onirisme, le réel, le réel raconté, colporté, l'art... Toutes ces sources d'inspiration convergent et nous portent.

Pour écrire mes livres, je n'ai pas de plan préétabli. Le roman se construit à mesure qu'il s'écrit. J'aime me laisser une certaine liberté. Mais en cours de rédaction, une structure, fatalement, se dessine. C'est nécessaire.

Mon prochain roman, j'y pense depuis quatre ans. Le début et la fin sont clairs dans ma tête, mais entre les deux, tout peut arriver ! J'ai parfois l'impression de porter en moi des romans depuis des années, sans le savoir. Certains s'écrivent vite et simplement. D'autres relèvent d'une expérience plus complexe et demandent une longue gestation.

Vous avez évoqué une certaine obsession pour l'écriture. Pourquoi donc, et comment se traduit-elle ?

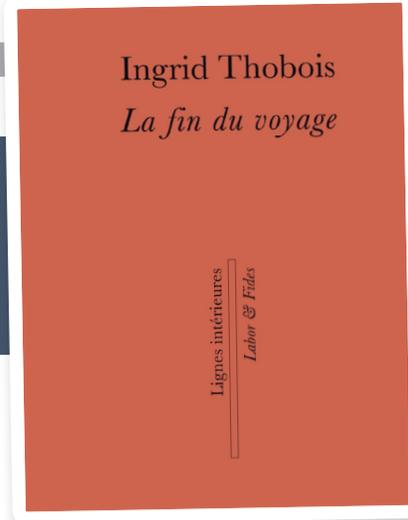
L'écriture pour moi fait partie de ces choses que l'on ne peut pas s'empêcher de faire... Cette obsession est à mon sens positive, c'est une envie omniprésente, un besoin, même inconscient. Alors, j'écris un peu tout le temps, y compris dans ma tête. Au moindre moment de liberté, de disponibilité de cerveau, j'écris. J'ai très peu de distractions, je suis assez monacale. C'est volontaire !

Est-ce que vous vous donnez un objectif d'écriture, et laisse-t-il de la place au doute ?

Non, pas du tout, ce n'est pas le type de rapport que j'entretiens avec l'écriture. Les livres viennent quand ils le doivent. Car l'écriture demande de la concentration. L'énergie principale doit se focaliser uniquement sur le texte, le doute qui consiste à penser à la réception future du livre (par les lecteurs, par l'éditeur) serait parasite à ce niveau. Il n'est éventuellement nécessaire qu'après le premier jet d'écriture, lorsque l'on entame la deuxième phase de réécriture.

Vivre uniquement de ses droits d'auteur ne concerne qu'une poignée d'écrivains. Pour ma part, je vis en partie de la périphérie de mon écriture (rencontres, ateliers, animations en milieu de jeunesse...). J'ai d'emblée dissocié la question économique de la création. C'est une nécessité. Mais loin d'être désagréable. Je m'impose donc moins ce diktat.

Que pouvez-vous nous dire de vos ateliers d'écriture ?



En dix ans, j'ai animé environ 350 ateliers, je pense donc avoir une bonne expertise en ce domaine ! La base de l'atelier d'écriture, c'est la confiance. Les gens ont un désir d'écrire, mais surtout un manque de confiance en eux, en leur écriture et en leur langage. Le premier rôle de l'animateur est de donner confiance aux gens, et j'aime cela.

Ces ateliers m'ont permis de vivre, certes, mais m'ont apporté bien plus que cela : des rencontres. J'aime ce rapport entre humain et écriture.

Comment vous décrivez-vous en tant qu'écrivaine, femme et mère ?

Je ne me décris pas ! Ce serait très mégalo-mane ! Je suis d'abord une personne, et une personne qui écrit, et qui vit. Je n'ai jamais distingué la personne, la femme, l'écrivain, car elles n'ont toujours fait qu'un.

Quant à la maternité, elle dessine clairement les priorités. Elle permet de tenir à distance ce qui parasite l'essentiel. Le peu de temps dont je dispose est exclusivement tourné vers l'écriture. Et puis, voir le langage apparaître chez un enfant, c'est merveilleux et fascinant, pour tout le monde, mais a fortiori pour un écrivain. Peut-être écrirai-je sur cela un jour...

Qu'est-ce qui a changé après la publication de vos livres ?

Honnêtement, cela n'a rien changé par rapport à mon besoin, mon obsession de l'écriture. En revanche, lorsque l'on publie, un regard est forcément porté sur ce que l'on écrit. D'abord le regard de l'éditeur, puis le regard du lecteur. La relation est parfois compliquée avec le milieu éditorial, mais quand ces relations sont de qualité, elles vous font grandir et beaucoup apprendre : j'ai appris à écrire en écrivant et en écoutant.

* Propos recueillis par Mireille Sadège



Burkina Faso : un signal de la perte d'influence de la France en Afrique ?

L'actualité du Burkina Faso a rarement été aussi enflammée que lors de ces dernières semaines. En effet, la « Patrie des Hommes intègres » enregistre depuis plusieurs années une progression intensive des attentats et de la présence terroriste. Chose qui ne manque évidemment pas de troubler la politique intérieure, mais aussi les relations diplomatiques avec la France. Tout cela au profit de la Russie.



Une année mouvementée

Pour comprendre ce qui se passe actuellement, il est nécessaire de revenir sur la vie politique burkinabè depuis le début de l'année 2022. Ainsi, depuis le 23 janvier, le pays est sous le contrôle d'une junte militaire dirigée par le lieutenant-colonel Paul-Henri Damiba et le Mouvement patriotique pour la Sauvegarde et la Restauration. Les putschistes ont, dès leur arrivée, suspendu bon nombre de libertés, tout en promettant une transition vers une démocratie effective d'ici trois ans. La raison de ce coup d'État est déjà étroitement liée à l'avancée djihadiste de moins en moins contrôlable : l'incapacité du gouvernement à lutter efficacement contre la menace étant la cause revendiquée de nombreuses manifestations en 2021.

Cependant, le 30 septembre dernier, pour des raisons alors similaires, la jeune junte est renversée, laissant place à un nouveau groupe conduit par Ibrahim Traoré, alors capitaine de l'Unité Cobra – les forces spéciales anti-djihadistes. Ce

deuxième putsch laisse alors entrevoir de nouvelles perspectives diplomatiques au Burkina, chose qui inquiète la France.

Une hostilité grandissante envers la France

La France, active au Sahel depuis maintenant plusieurs années, voit son influence mise à mal. Un sentiment anti-France qui ne date pas d'hier se propage de plus en plus rapidement, en particulier au Burkina : depuis le 30 septembre se déroulent de nombreuses manifestations en soutien au coup d'État. On peut y entendre les cris « À bas la France » ou encore y voir des soldats faisant flotter au vent le drapeau russe. À Ouagadougou, c'est l'ambassade et l'Institut français qui ont été pris pour cible par la population. La junte au pouvoir lance un appel au calme, sans

pour autant déclarer son amour au drapeau tricolore : cette dernière suspecte le colonel Damiba de se faire aider par la France afin de récupérer le pouvoir.

Ce sentiment est dû à plusieurs facteurs. Et l'un d'eux, particulièrement actif en ce moment, se nomme la Russie. Celle-ci joue depuis quelque temps un jeu mûrement réfléchi afin de se positionner en remplaçante de l'influence française. Sous couvert de lutte anti-terroriste, la Russie compte tout autant se positionner économiquement et politiquement dans la région du Sahel. Cette véritable guerre d'influence ne déplaît pas aux nouveaux dirigeants burkinabè qui affirment même la « ferme volonté d'aller vers d'autres partenaires prêts à aider dans la lutte contre le terrorisme ».



Une guerre d'influence se développant en Afrique

Comme décrit dans un précédent article, le clivage France/Russie prend de plus en plus d'ampleur dans le monde. Au Sahel, cela passe par la lutte antiterroriste. En particulier depuis le retrait de l'opération militaire française Barkhane du Mali le 15 août dernier : dès le départ des soldats, la compagnie militaire privée russe Wagner prenait le relai et s'y installait, indique l'Agence France-Presse. L'hostilité envers la France est ainsi de plus en plus palpable dans le reste de l'Afrique. En Centrafrique, le désengagement de l'opération Barkhane laisse un goût amer au pouvoir en place et à la population, ceux-ci qualifiant le retrait de véritable abandon face à la crise intérieure traversée.

La Russie profite entièrement de cette hostilité grandissante et contagieuse. Le Groupe Wagner étend son influence et son importance au sein d'une Afrique qui, si l'on en croit les populations, était depuis trop longtemps le terrain de jeu personnel de la France.

Seulement, quand il s'agit d'un conflit d'influence entre deux grandes puissances au sujet de territoires ne leur appartenant pas, il est rare que les peuples concernés sortent vainqueurs...

* Valentin Ollier

Vingt ans de Guantanamo, vingt ans de traitements inhumains

Cela fait maintenant vingt ans que la prison de Guantanamo a ouvert ses portes, et vingt ans que se poursuit ce qui constitue probablement l'un des plus importants manquements actuels au droit international.

Situé sur une base navale américaine du sud-est de Cuba, le centre de détention militaire de Guantanamo ouvre ses portes le 11 janvier 2002, quatre mois après les attentats du 11 septembre 2001, à des détenus soupçonnés de terrorisme qualifiés de « combattants illégaux ». Si la prison a pu compter jusqu'à 780 détenus à une certaine époque, elle n'en héberge aujourd'hui que 39, dont 12 seulement sont au courant des chefs d'accusations retenus contre eux.

Le scandale de la torture à Guantanamo

Les conditions de détention et les actes de torture physique et psychologique qui caractérisent le centre de détention sont dénoncés depuis son ouverture, et constituent la raison principale des protestations émises à l'encontre de l'existence du lieu. En 2005, l'ONG Amnesty International, à l'origine de nombreux rappels à l'ordre envers les États-Unis à ce sujet, qualifie le camp de « goulag mo-

derne ». Nombres des détenus du camp y sont incarcérés sans avoir eu de procès et la plupart ne connaissent pas les charges retenues contre eux, ni ne savent réellement jusqu'à quand durera leur peine même après plus de dix ans d'emprisonnement, ce qui constitue une infraction aux plus élémentaires des principes du droit international.

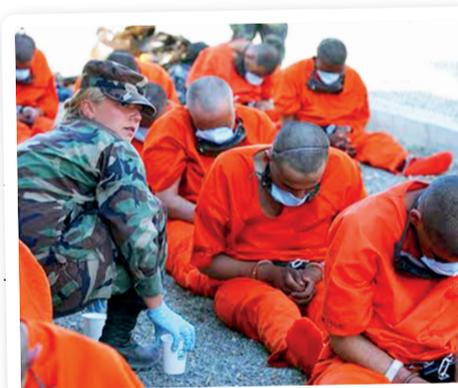
Vide juridique problématique

Une grande partie du problème du centre de Guantanamo se résume au statut juridique du site et de ses prisonniers. La volonté de George W. Bush de mobiliser cette base militaire à Cuba en particulier n'est pas due au hasard. En effet, un décret présidentiel de ce dernier autorise la détention sans limite et sans chef d'accusation des combattants illégaux sur un territoire ne relevant pas de la législation américaine. Le fait que la base ne se situe pas sur le territoire américain permet donc à l'époque à Bush de soustraire les prisonniers au système judiciaire fédé-

ral du pays. En ne les soumettant pas au système des États-Unis, Bush profite d'un vide juridique le laissant libre sur la détention des prisonniers. Cette volonté d'échapper au droit international complexifie grandement les chances des détenus de faire entendre leur voix.

Une libération laborieuse

Par ailleurs, la situation peut difficilement évoluer tant que le procès des responsables des attentats du 11 septembre n'est pas achevé. Le procès de cinq des terroristes à l'origine du massacre n'a toujours pas donné lieu à un quelconque verdict. Le semblant de solution mis en place jusqu'à présent pour démanteler le centre ressemble à une libération progressive au cas par cas. De 560 détenus en 2006, la prison passe à 275 en 2008 puis à 192 en 2010. Les détenus de Guantanamo ne peuvent, pour la plupart, pas être remis à leurs pays d'origine qui ne les accepteraient pas, ils ne peuvent bien entendu pas être relâchés



et le vide juridique sur lequel repose leur statut et la prison ne permet pas de s'en remettre à la loi. Des accords d'extradition sont donc progressivement obtenus entre les États-Unis et les pays natifs de certains des prisonniers, mais le processus est extrêmement lent et ne résout pas le problème de fond.

Barack Obama fut le premier en 2009 à réellement tenter de fermer le centre, mais il se heurte à l'époque à une opposition du Congrès. Bien qu'il en ait lui aussi fait la promesse, rien ne garantit que Joe Biden parvienne à fermer définitivement ce qui est aujourd'hui un lieu de non-droit, symbole des excès américains de la « guerre contre la terreur » annoncée par George Bush au lendemain des attentats du 11 septembre.

* Jessamine Gas



Dr. Hüseyin Latif

Docteur en histoire
des relations
internationales

(Suite de la page 1)

L'écrivaine française Annie Ernaux a reçu le prix Nobel de littérature 2022 à l'âge de 82 ans. Elle est le 16^e écrivain français à être couronné du Nobel - et la 17^e femme seulement, sur 119 Nobel de littérature. C'est la consécration suprême pour une écrivaine intimiste et engagée pour qui l'écriture est un travail constant, exigeant, de genèse d'une œuvre au confluent de « la littérature, la sociologie et l'histoire ».

Intimiste, car l'autrice décrit ses expériences de vie dans ses romans ; c'est une introspection fondée sur l'étroite exactitude du souvenir, d'une précision épurée, portée par une langue volontairement neutre et sans artifice. Une mise à nu, sobre et sincère.

Engagée : au départ donc d'une histoire, la sienne, de l'analyse fine de ses racines, Annie Ernaux tient à exposer la structure socio-économique et culturelle d'une époque, et plus particulièrement la condition humaine dans les milieux défavorisés. Elle nous fait alors accéder à des émotions, des sensations communes, dans un contexte d'évolution du monde et des valeurs sociétales au fil des décennies. Se faisant, elle cherche à « rester dans la ligne des faits historiques, du document ». Il s'agit en fait de « sauver quelque chose du temps où l'on ne sera plus jamais », de découvertes de vérités communes. Là, Annie Ernaux touche à l'universel. Le narrateur individuel devient collectif,

Nilüfer et Annie Ernaux

« nous ». C'est ainsi que le lecteur que je suis, comme tant d'autres, se retrouve en immersion, dans un processus de compréhension de toute une époque...

Et quelle époque ! C'était une période telle quelle a influé sur la structure sociologique actuelle de la France. Annie Ernaux nous le fait comprendre, sa démarche est de regarder toujours en arrière pour raconter et étayer le présent, pour comparer les époques, les enterrer ou au contraire, les déterrer. « Écrire est un présent et un futur et non un passé », déclare-t-elle en préface de son ouvrage *Écrire la vie*. Les livres d'Annie Ernaux : une sorte de calcul, de revivre ou de pouvoir mettre fin à l'interruption...

Car Annie Ernaux est une femme de conviction, portant publiquement ses opinions politiques.

En 2018, elle signe un manifeste du journal *Libération* pour soutenir le mouvement des Gilets jaunes et indique son désaccord avec la politique sociale du gouvernement de l'époque. Dès 2012, membre du Parlement de l'Union populaire, elle avait déclaré son soutien à Jean-Luc Mélenchon, alors candidat à la présidentielle. Idées symétriques, éloges mutuels... Après l'attribution du Prix Nobel de Littérature 2022 à sa camarade, le chef de La France Insoumise a d'ailleurs déclaré par tweet : « Annie Ernaux, Nobel de littérature. On en pleure de bonheur. Les lettres francophones parlent au monde une langue délicate qui n'est pas celle de l'argent. »

Et Annie Ernaux engagée, qui se définit

elle-même comme « transfuge de classe », ne s'y trompe pas : elle reconnaît en cette distinction suprême « un très grand honneur » et « en même temps, une grande responsabilité ».

Comme tant d'autres, j'ai souvent été sceptique à propos des critères d'attribution des Prix Nobel. Car le Nobel, qui, je pense, a depuis plusieurs années été décerné pour un soutien ou une recherche politique, nous amène régulièrement à nous interroger s'il délivre enfin un message nouveau et justifié. Fini le temps où l'on attendait des romanciers qu'ils réinventent la fiction romanesque. Cette année, alors que l'Europe ébranlée voit vaciller ses certitudes, le Nobel semble sacrer une autrice qui raconte sa vie, la singularité d'une artisane du langage... Mais il est clair que cette œuvre qui paraît opiniâtrement intime, sans artifice, rejoint l'universel par son absolue sincérité, et surtout sa démarche. L'autrice décortique les superpositions entre passé et présent, la dialectique constante des mémoires individuelles et de la mémoire collective dans le cours de l'histoire, pour éclairer le présent. Et dès lors, nous amener à réfléchir à ce que pourrait être l'avenir que nous allons forger.

Le journal *Libération* du 9 décembre 2018 titrait une phrase d'Annie Ernaux : « Il n'y a pas de nouveau monde, ça n'existe pas. »² Soutenant le mouvement des Gilets jaunes en tant qu'explosion sociale contre un pouvoir méprisant qui « ignore la vie des gens », l'autrice voyait dans



ces événements la résurgence d'une mémoire de la révolte et de l'égalité, en réaction à un désolant climat de perte d'espérance.

De la force de la mémoire, individuelle et collective...

Cette année, le jury Nobel a donc consacré l'œuvre puissante et engagée d'Annie Ernaux, dans un contexte de doute et de vacillement européen. Ne s'agit-il donc pas, pour les décideurs du Prix, d'alerter l'Europe et l'exhorter à maintenir sa cohésion et ses valeurs, en attirant l'attention du pouvoir politique sur l'ampleur du problème social qui existe en France, mais qui, enraciné dans toute l'Europe, peut rapidement la gangréner ?

« Il n'y a pas de nouveau monde, ça n'existe pas », il y a un monde qui continue, se construit, et il contient le passé. Le monde tourne ainsi.

1- *Le monde tourne, peu importe ce que tu dis / Même si tu ne réalises pas que ça fait des années / Le monde tourne, peu importe ce que tu dis / Les années passent, même si vous ne vous en rendez pas compte...*
2- https://www.liberation.fr/france/2018/12/09/annie-ernaux-il-n-y-a-pas-de-nouveau-monde-ca-n-existe-pas_1697006/

Christian Schnell : « Istanbul dégage une énergie créatrice incroyable »

(Suite de la page 1)

Que pensez-vous de la multitude d'acteurs et d'investisseurs privés dans la culture ici, par rapport à la France où l'État reste le principal acteur ?

En fait, les choses évoluent en France et en Turquie. En France, de grands noms investissent dans l'art depuis une vingtaine d'années. Mais cela est peu ou pas visible, c'est le fait d'une loi fiscale qui favorise le mécénat par des déductions pour tout investissement artistique. En Turquie, on constate que depuis plusieurs années l'État est bien présent au niveau culturel. Je pense au Centre culturel Atatürk, aux festivals organisés à Ankara et Izmir, au futur *Guide Michelin*... La Turquie a pris conscience de l'importance de sa propre image, et comprend que pour attirer touristes et visiteurs, il faut proposer des choses différentes et nouvelles. Les choses changent peu à peu et je pense que nous allons voir des rapprochements entre nos deux systèmes. En France, l'investissement étatique est un facteur de stabilité sociale et financière de la culture - nous l'avons vu pendant la pandémie. Mais c'est aussi un facteur de stagnation en raison de logiques très administratives et de répartition des budgets, où tout changement ou vision hors cadre peut être freiné.

En Turquie, grâce au système des fondations, des opérations culturelles ont une certaine flexibilité et liberté de pro-

grammation qui leur permettent de se positionner internationalement - sur le plan de l'art contemporain, par exemple. L'argent privé permet beaucoup de libertés et de créations, mais en période de crise, il est plus difficile à trouver. D'autre part, certains projets ne s'adressent qu'à un certain public avec un certain nombre d'artistes ; un artiste connu peut donc très bien vivre, ce n'est pas le cas pour un jeune ou un artiste qui débute.

C'est une des raisons pour lesquelles ces jeunes artistes turcs vont à l'étranger, pour bénéficier de bourses, de résidences, de commandes... Car l'échelle culturelle turque ne leur présente pas ces premiers barreaux qui sont souvent les plus difficiles à franchir. C'est là où les municipalités et l'État devraient intervenir, en initiant par exemple des opéra-



tions comme le Festival de la route culturelle de Beyoğlu... Les choses seront sans doute amenées à changer. Selon moi, au plus la Turquie investira dans sa culture et celle du monde, au plus elle deviendra un pays où l'art et la culture seront vus par rapport à sa jeunesse, et non plus que sous l'angle de son passé.

Le regroupement des Instituts Français est-il une bonne chose ?

C'est une évolution naturelle. On essaie de rationaliser les choses et de faire des économies d'échelle, donc la mise en commun de moyens était inévitable. Cela permet de monter des événements plus facilement, notamment des opérations nationales qui auraient été plus complexes à mener si les IF étaient restés indépendants comme il y a peu.

Quelle est selon vous l'importance de l'Institut français en Turquie ?

L'IF est une structure ancienne et reconstruite, et a donc une très grande visibilité. La France conserve une image culturelle importante et éminemment positive, que les relations bilatérales soient au beau fixe ou pas. Il faut souligner que la France est au nombre des pays actifs dans toutes les disciplines artistiques et tous les métiers de la culture. Elle a toujours eu la volonté de couvrir tous les domaines liés à la diplomatie d'influence, presque indépendamment de la situation politique car la culture est dotée d'une puissance

intrinsèque : que les choses aillent bien ou mal, elle subsiste et maintient son influence réciproque de part et d'autre. Le plus petit dénominateur commun, c'est la réalité d'une culture commune.

La culture est ainsi toujours là, soit pour célébrer, soit pour préparer des lendemains plus heureux.

Et concernant les projets à venir ?

Nous préparons le centenaire de la mort de Pierre Loti, cet artiste français illustrateur, dessinateur, photographe et écrivain amoureux d'Istanbul. L'événement phare sera la réouverture de sa maison à Rochefort. À Istanbul, trois parcours estampillés « Pierre Loti » feront découvrir la Corne d'Or et la péninsule historique, laissant place à la vision de l'auteur, que ce soit son Istanbul rêvé ou son Istanbul vécu. Expositions, projections de films, sorties de livres, pièces de théâtre et ciné-concerts se succéderont toute l'année en hommage à ce grand ami de la Turquie.

Si je devais conclure, je dirais que ce qui est extraordinaire dans une ville qui a l'énergie et la puissance d'Istanbul, c'est qu'elle dégage une résilience créative incroyable. Nous sommes là pour permettre que des projets se fassent, et nous ne sommes qu'un des éléments de la chaîne.

* Propos recueillis par
Dr. Mireille Sadège et Valentin Ollier

L'atelier de chocolat et de fleurs des frères Özdilek



L'amour est parfois la poursuite de la passion, de la curiosité, de l'attraction qu'il fait naître. Le ressentir de l'extérieur, c'est peut-être respecter cette passion et aller de l'avant... Aujourd'hui, nous parlerons d'amour, de saveur, d'existence esthétique, dans leur simplicité et leur réalité. Nous ressentirons la belle énergie émise par les personnes qui révèlent certaines beautés et nous y trouverons la sérénité.

Nous expliquerons la nécessité d'aller à la poursuite du sentiment que nous cherchons. Il y aura des chocolats et des fleurs partout où vous lirez cet article... Nous vous parlerons de l'odeur de la fève de cacao, de ses parfums qui remontent à l'Antiquité, de sa transformation sculpturale, de son aromatisation, puis de la décoration florale. Nous vous dirons que vous vous perdrez dans la magie de la plus belle substance qui donne du bonheur aux êtres humains. Offrez-vous un cadeau composé

de fleurs et de chocolats aujourd'hui. Je vais commencer la première...

L'atelier de chocolat et de fleurs des frères Ender et Berrin Özdilek. Il s'agit d'un domaine très rare où la passion et la production de classe mondiale vont de pair. L'énergie qui se dégage de la couleur orange et la qualité du design de l'endroit vous attirent sans aucun doute vers la porte d'entrée.

Ender Özdilek raconte immédiatement l'atelier... Il commence son récit en disant qu'il a été subjugué par un chocolat au poivre noir dégusté à Zagreb il y a une dizaine d'années, et que c'est devenu une « passion »... Il me dit comment faire : d'abord en faisant fondre du chocolat noir prêt à l'emploi, puis en ajoutant des quartz semi-finis... C'est ainsi qu'il se lance dans cette aventure. Cette curiosité se développe progressivement : chocolats dégustés par l'entourage proche, présentation et saveur des chocolats... Son enthousiasme dans le travail l'entraîne de plus en plus profondément dans ce monde. Et il s'intéresse beaucoup à l'histoire du cacao.



D'abord, l'accès au chocolat... Cacao, fèves de cacao, fruits du cacao, régions de culture, espèces, origines et modes d'approvisionnement... Bien que l'origine précise des fèves de cacao ne soit pas mentionnée par certains producteurs, les producteurs artisanaux donnent la spécification de leurs fèves de cacao dans leurs chocolats.

Özdilek, qui a jusqu'à présent utilisé des fèves de cacao provenant de différents pays, découvre encore de nouvelles fèves dans ce vaste domaine de passion.

Bean To Bar effectue le contrôle de la production de l'arbre fruitier en commençant par la sélection de la fève de cacao, la torréfaction, le broyage ; le contrôle de la terminologie est transmis selon un processus dans les mains de l'artisan. Özdilek affirme que son atelier *Bean To Bar* est allé plus loin dans sa démarche et a trouvé sa propre méthode...

Ender Özdilek est la personne qui a amené le premier atelier de chocolat *Bean to bar* à Istanbul, en Turquie, il y a un an et demi. Özdilek tient à souligner que si le chocolat est un produit de la fève de cacao aromatisé avec imagination, il constitue surtout une source alimentaire de qualité transmise par les Aztèques et les Mayas jusqu'à ce jour. Les ingrédients tels que les fruits secs, les fleurs comestibles, les pistaches, le fromage, le sel, le poivre, etc. s'allient au cacao, s'accordent dans l'imagination et les papilles gustatives, sont traités avec savoir-faire et entrent

dans la phase d'emballage. À la fin de ce processus, l'emballage conçu par la sœur d'Ender, Berrin Özdilek, qui combine art et artisanat, offre à vos yeux, à votre âme et à votre cœur le plus beau chocolat que vous puissiez manger en Turquie, peut-être même dans le monde.

Dans cet atelier, Berrin Özdilek propose également des créations colorées d'un dynamisme différent en transformant des fleurs séchées et des accessoires dans la nature. Ces magnifiques bijoux floraux se présentent parfois comme une boucle d'oreille, parfois comme une

bague au doigt. À *O Atölye*, Berrin Özdilek, la créatrice de ces productions fougueuses qui vous amènent parfois dans les endroits les plus reculés de la nature où vous ne pouvez pas aller simplement avec un arrangement sur votre table, combine des présentations de

chocolat et de fleurs et apporte des visuels esthétiques en les entremêlant dans la boutique, comme un peintre.

Ce lieu, qui donne le sentiment qu'il existe une grande variété de saveurs et d'émotions à découvrir, fera sans nul doute vivre à chacun une aventure différente. *O Atölye* poursuit ses services au national et à l'international dans les magasins *Atölye* à Istinyede. Passez par là, vous pourrez y acheter des chocolats au parfum unique de fèves de cacao et vous épanouir avec des bijoux fabriqués à partir de plantes séchées.

* Giorgitsamou, Traduit par Elif Demir



De nouvelles espèces marines protégées

Suite aux recommandations de la Fondation Turque pour la Recherche Marine (TÜDAV), dix espèces marines supplémentaires viennent d'être déclarées protégées. Depuis le mois d'août 2022, la pêche, la vente et la collecte de ces espèces sont prohibées en Turquie.



L'Atelier national des Poissons cartilagineux de la Fondation Turque pour la Recherche Marine avait déjà permis en avril 2018 l'ajout de douze nouvelles espèces à la liste des espèces protégées comptant déjà cinq espèces de requins. Le grand requin blanc *Carcharodon carcharias*, qui n'avait pas été inclus, vient de rejoindre la nouvelle liste par circulaire publiée au J.O. du 10 août 2022. À ce jour, TÜDAV a ainsi permis à treize espèces de requins d'obtenir le statut d'espèce protégée.

Sont également intégrées à la liste des espèces protégées des espèces de coraux mous dont la gorgone jaune *Eunicella cavolini*, la gorgone blanche *Eunicella singularis*, la gorgone rouge *Paramuricea clavata* et la gorgone *Spinimuricea clavereni*, espèces architectes importantes pour les communautés coralligènes mais qui étaient exploitées et vendues à des fins décoratives.

Le cladocore en touffe, *Cladocora caespitosa*, espèce endémique à la Méditerranée, rejoint également cette nouvelle liste. Recensé dans la Liste Rouge des Espèces Menacées selon la classification officielle de l'Union Internationale pour la Conservation de la Nature (IUCN), ce corail dur particulièrement prisé en aquariophilie est victime de braconnage.

Par ailleurs, l'acidification des océans, le mucilage et l'eutrophisation découlant du réchauffement climatique frappent de blanchissement (mort des polypes, unités coloniales du corail) leurs colonies. Or, 397 espèces d'invertébrés sont répertoriées en tant que faune associée aux colonies coralliennes. Cette espèce de corail rend donc d'incalculables services écosystémiques pour le cycle du carbone des habitats méditerranéens. Avec cet ajout succédant à celui du corail noir et rouge, la TÜDAV comptabilise à présent un total de sept espèces de coralligènes en voie de disparition classifiées en tant qu'espèces protégées.

Enfin, la tonne cannelée, *Tonna galea*, espèce en voie de disparition et qui était l'objet de récolte et de commerce illégal, se trouve dorénavant aussi sous protection.

Le Prof. Dr. Bayram ÖZTÜRK, président de TÜDAV, souligne le rôle pivot de la Fondation dans la conservation de la biodiversité marine en Turquie : « L'un des principaux objectifs de la Fondation est de sauvegarder les mers afin de préserver un écosystème marin durable pour les générations futures ; malheureusement, nous épuisons à grande vitesse les ressources de nos mers. »



À propos de la TÜDAV

Depuis 20 ans, la Fondation Turque pour la Recherche Marine (TÜDAV) mène avec passion des études sur la recherche, la conservation et l'éducation au sujet des mers en Turquie. La Fondation a jusqu'à présent publié 60 livres, dont 30 en anglais. Ses études sont suivies avec intérêt au niveau mondial, TÜDAV signant par la même occasion des projets communs avec des organismes internationaux tels que l'ACCOBAMS, l'UNEP, le MedPAN et le CIESM. Elle publie également une revue scientifique quadrimestrielle en anglais, le *Journal environnemental pour la Mer Noire et la Méditerranée*. Pionnière en Turquie par la tenue de la première expédition turque en Antarctique, TÜDAV, depuis 2010, contribue de manière significative à l'établissement d'aires marines protégées (AMPs) dans la mer de Marmara et partout ailleurs en Turquie. Elle y collecte en permanence des données scientifiques tout en surveillant l'arrivée des espèces marines non-indigènes. En ce qui concerne plus particulièrement la mer de Marmara, TÜDAV insiste sur le fait que cette mer ne peut espérer résister aux pressions des facteurs externes que par la création de larges étendues d'AMPs.



Meliha Serbes

MODE

Entrons d'emblée dans l'actualité de la mode. Même si c'est un peu rebutant de commencer avec Kanye West, dont entendre si souvent le nom est vraiment lassant, lisez quand même cette nouvelle. Kanye a révélé que Bernard Arnault, patron de LVMH, lui avait proposé la direction artistique des produits pour homme suite au décès de l'ancien créatif Virgil Abloh. Bernard Arnault a renoncé à cette offre au bout de trois mois, prenant ainsi, à mon avis, l'une des plus grandes décisions de sa vie. Il serait en effet vraiment regrettable qu'une marque comme Louis Vuitton propose des produits vides de sens comme Yeezy ou Balenciaga. Sans médire de Balenciaga, citons comme exemple un morceau de tissu d'aspect tissu éponge fonctionnalisé comme une veste et vendu à 3150 \$, ou des sacs façon paquets de chips Lays - sacs devenus la risée des réseaux sociaux. C'est pour moi incompréhensible, il n'est pas juste que de telles personnes guident le monde de la mode en faisant des créations derrière un logo publicitaire. Sans parler de la laideur et de la non-fonctionnalité des designs.

Puisque je refuse de parler de designs façon sacs poubelles noirs, je voudrais

L'actualité de la mode de l'automne

parler d'une vraie marque française. La marque qui se fait un nom chaque saison, souvent favorite des influenceurs et les célébrités, remarquable par ses chaussures et ses sacs... Bien sûr, Céline ! Maintenant que l'automne commence à se manifester, louons les baskets fourrées de Céline. D'autre part, les favoris de cette saison sont les sacs couleur marron. J'ai vu un sac merveilleux qui peut être utilisé à n'importe quelle période, pour la vie, je pense. De nombreuses marques ont déjà fabriqué leurs équivalents.



Alors que la mode des sourcils fins d'il y a 20 ans était complètement révolue et supplantée par les sourcils épais, depuis deux semaines, dans les publicités des marques et sur Instagram, c'est l'absence de sourcils qui a attiré mon attention. Cependant, il ne s'agit pas d'une coupe de sourcils, mais d'une couleur mate et pâle obtenue en teignant les sourcils avec une coloration couleur peau ; celle-ci commence déjà à devenir populaire. Je ne pense pas que cette mode descendra au niveau

du public, mais je pense que nous la verrons souvent sur les écrans.

Je parle toujours du style et des lignes d'une marque quand je la présente. Tout comme chaque plat a un goût et une odeur, chaque marque a sa propre odeur et son propre goût. Classique, élégant, sport, punk, féminin, country, casual, quotidien, traditionnel, contemporain...

Victoria Beckham, femme d'une élégance unique, est quelqu'un de spécial pour moi. Elle a annoncé que ses collections, en plus des tailles 34-36, comporteront désormais des vêtements grandes tailles. Les courbes et les lignes des femmes sont plus esthétiques et encore plus sexy que celles des plus minces, affirme-t-elle. Elle et David Beckham, ce serait un livre de photos iconique. Ils inspirent de nombreuses personnes.

Jacquemus, instigateur des dernières tendances et souvent cité sur les réseaux sociaux, vient de se marier. De nombreuses célébrités étaient présentes, et Jacquemus les a habillées de ses propres créations. Après son mariage, il a ouvert sa première boutique à Paris. Le magasin a été conçu de manière très minimale et soignée, dans l'esprit de son créateur.

Le thème du Met Gala pour l'année prochaine a été dévoilé : c'est « Karl Lagerfeld : Une ligne de beauté ». Nous y attendons de bons travaux et de beaux dessins. Si nous y découvrons des designs dignes de Karl, ce sera un bonheur.



Lors de la Fashion Week de Paris, il y eut un moment qui restera dans l'histoire, il était sur toutes les langues. Lors du défilé Coperni, Bella Hadid a été aspergée de peinture en aérosol, et la matière s'est transformée en tissu au contact de l'air. Le créateur a terminé le spectacle en coupant le tissu avec des ciseaux et en façonnant les épaules. Ce défilé de mode, qui a été suivi avec l'intérêt que l'on devine et a impressionné tout le monde, m'a rappelé le défilé d'Alexander McQueen en 1999, où des robots avaient projeté de la peinture et dessiné un motif sur la robe que portait le mannequin.

Aramis Kalay, de l'ombre à la lumière : « Je rêvais qu'un jour, une photographie serait légendée de mon nom »

Le photographe freelance et francophone Aramis Kalay a accordé à Aujourd'hui la Turquie un long entretien dans lequel il est revenu sur son enfance, sa carrière, son art.



Bien qu'il ne publie uniquement que des photos en noir et blanc, sa vie est haute en couleur. Admirant le port de Kadıköy depuis le balcon du ferry se dirigeant vers Eminönü, c'est avec émotion qu'Aramis Kalay se remémore les premiers instants qui l'ont conduit à se consacrer à la photographie. « Petit, j'achetais des journaux seulement pour y admirer les photographies qui y étaient publiées. Je scrutais les noms des photographes et je rêvais qu'un jour, une photographie serait légendée de mon nom », explique-t-il. Dès lors, il fit l'acquisition d'un appareil photo, devenant dans son quartier l'unique propriétaire d'un appareil aussi sophistiqué. « Aujourd'hui, des amis de longue date me remercient d'avoir immortalisé leur enfance en me disant qu'autrement, ils n'auraient jamais eu de photos d'enfance », remarque le magicien de la lumière.

Il devint alors primordial pour le photographe précoce de trouver les fonds nécessaires pour continuer d'exercer son art. Comme s'il avait entrevu les difficultés auxquelles ferait face cette nouvelle génération de passionnés de l'image, il avait mis au point son *business plan* dont l'application allait se faire attendre encore quelques années : « Je

voulais prendre en photo des gens que je connaissais pour qu'ils achètent mes photos, que je les vende pour m'acheter de nouvelles pellicules et ainsi continuer de photographe », révèle-t-il.

Appréciant la visite d'expositions, le visionnement de films, il en conclut qu'il était temps pour lui d'exprimer ses émotions par la photo, cette fois-ci de manière professionnelle. Il partage la vision de son art en ces termes : « Tout le monde ressent les choses différemment et c'est une belle chose, car tout le monde comprend une œuvre différemment selon son bagage culturel », déclare-t-il.

L'intimité dévoilée

C'est ainsi que débuta son ascension fulgurante. Sa première exposition, intitulée « Les Ombres », qui eut lieu en 1987 à Paris, dans la Galerie Byzance, laisse déjà entrevoir un avenir prometteur, puisqu'il est le deuxième photographe turc derrière Ara Güler à avoir vendu ses œuvres à la BNF - vingt-et-une en ce qui concerne cette collection. Pendant trois années, le maître de l'image prit une multitude de photos et exposa vingt-neuf d'entre elles. S'ensuivit une exposition sur les arts de la scène.

Toutefois, la plus étrange d'entre elle est sans doute celle intitulée « L'intimité

dévoilée », où il y pointe un paradoxe saisissant : les lèvres, bien que visibles de tous, constituent un endroit particulièrement intime. « Tout le monde n'a pas le droit de les embrasser », remarque-t-il. Aramis Kalay va plus loin, jusqu'à réfuter l'adage selon lequel « les yeux sont le miroir de l'âme ». « Les lèvres racontent quelque chose, elles sont l'identité de notre visage. Vous pouvez fermer les yeux, ne plus les voir, mais pas vos lèvres », remarque-t-il. Après avoir difficilement convaincu dix-neuf femmes, il est parvenu à prendre 520 photos dont 42 d'entre elles ont été exposées. Cette dernière exposition est également celle qui a connu le plus d'échos, en Turquie comme à l'étranger.

S'il est généralement occupé à développer son art ou à donner des cours de photographie immersive, Aramis Kalay est régulièrement invité à participer à des festivals de photographie, comme ce fut le cas en 1992 à Aix-en-Provence à l'occasion d'une exposition portant sur « l'Identité méditerranéenne », ou plus récemment à l'occasion des « Journées de la Photographie » organisées dans la ville de Lefkoşa, à Chypre, en avril 2022, où il a exposé ses œuvres et proposé deux ateliers : l'un pour exploiter le jeu de l'ombre et de la

lumière, l'autre pour apprendre à photographier le nu.

Réfléchir, réfléchir encore

Mais curieusement, celui qui qualifie ses réalisations d'« expositions aux histoires réfléchies » s'oppose catégoriquement aux compétitions photographiques. Et cela pour une raison des plus évidentes : « Il faut être au bon endroit, au bon moment. Or, cela n'arrive pas tout le temps », constate-t-il. Préférant récompenser le travail mûrement réfléchi, il ne s'oppose pas cependant à la remise de prix, signe d'un travail de qualité.

En cheminant dans les rues sinueuses de Fatih, le photographe conseille l'équipe du journal sur la technique à adopter pour parvenir à prendre des photos plus esthétiques. Selon lui, pour obtenir un joli portfolio, « il faut d'abord trouver une idée étrange, inexploitée, et effectuer beaucoup de recherches sur ce thème ». Cela suppose de voyager beaucoup et de travailler plusieurs années sur un même sujet, mais surtout, « être sélectif et s'avoir s'autocritiquer », souligne-t-il. À l'heure des réseaux sociaux et du clic immédiat, « la qualité de la photo est nette mais pas la pensée », ironise-t-il. Question de perspective.

* Elif Demir



Derya Adıgüzel

Gérer son Network change tout

Y avez-vous déjà pensé... Quel genre de personne seriez-vous si vous aviez été élevé dans un pays étranger autre que celui où vous avez toujours vécu ? Quel genre de nourriture préféreriez-vous ? Vos choix vestimentaires seraient-ils les mêmes ? Quel genre de divertissement aimeriez-vous le plus ? Quel genre de travail feriez-vous ? Bien sûr, vous ne pouvez pas connaître la réponse à ces questions. Mais si vous étiez né et aviez grandi dans un autre pays, vous seriez très probablement une personne très différente. Pourquoi ? Parce que vous seriez sous l'influence d'un environnement autre. Car vous êtes un produit de votre environnement. L'environnement façonne, détermine votre façon de penser.

Pensez à une de vos habitudes ou à un de vos comportements que les autres n'ont pas. Que ce soit quelque chose de relativement insignifiant, comme la façon dont vous marchez, dont vous tenez un verre ; ou de plus significatif : vos préférences musicales, littéraires, vestimentaires... Tout cela est fortement façonné par l'influence de votre environnement. Plus important encore : vos pensées, objectifs et attitudes sont forgés par votre personnalité et l'environnement dans lequel vous vous trouvez.

Les relations à long terme avec des personnes négatives amènent à commencer à penser négativement. Des relations étroites avec des gens simples donnent naissance à des habitudes simples. D'un point de vue plus positif, être en contact avec des gens qui ont de grandes idées élève notre niveau de réflexion. Avoir des relations étroites avec des personnes ambitieuses nous rend également ambitieux. Les experts s'accordent aujourd'hui sur ceci : ce que vous êtes aujourd'hui, votre personnalité, vos ambitions, votre statut social sont le résultat de votre environnement physique. Et il y a un autre point sur lequel les experts s'accordent. Dans un, cinq, dix, vingt ans, vous serez toujours totalement dépendant de votre environnement. Vous changerez de mois en

mois, d'année en année, mais la façon dont vous changerez dépendra toujours de votre futur environnement.

Développez une défense contre les personnes qui essaient de vous convaincre que quelque chose ne peut être fait. Ne prenez les conseils négatifs que comme un défi d'effectuer ce travail. Soyez particulièrement prudent à ce sujet : ne laissez pas les pensées négatives détruire vos plans de réussite. Les personnes négatives sont partout et elles adorent saboter les développements positifs des autres.

Voici quelques conseils pour vous aider à optimiser votre cercle social :

1- Entrez dans de nouveaux groupes. Limiter votre cercle social à un même groupe restreint crée l'ennui, l'insatisfaction et la médiocrité. Tout aussi important, souvenez-vous de ceci : votre programme d'amélioration du succès exige que vous soyez un expert dans la compréhension d'autrui. Essayer d'apprendre tout ce qu'il y a à savoir sur les gens en étudiant en petit groupe, c'est comme essayer de devenir un expert en mathématiques en lisant un livre. Faites-vous de nouveaux amis, rejoignez de nouvelles associations, agrandissez votre cercle social. Ainsi, comme pour tout le reste, la diversité des personnes ajoute de nouvelles saveurs à l'existence

et en fait une vie plus vaste et plus riche. C'est une bonne nourriture mentale.

2. Faites-vous des amis dont les points de vue diffèrent des vôtres. Dans cette ère où nous vivons, un individu à la vision restreinte ne peut avoir beaucoup d'avenir. Si vous êtes sympathisant d'un parti, faites-vous des amis sympathisants d'un autre parti. Rencontrez des personnes de différentes croyances, des personnes dont la personnalité est opposée à la vôtre. N'oubliez pas que ces personnes sont des personnes avec un réel potentiel.

3. Devenez ami avec des gens qui ne s'attardent pas sur les choses mesquines et insignifiantes. Les personnes sans envergure sont plus intéressées par la taille de votre maison et les choses que vous avez ou n'avez pas, que par vos idées et vos conversations.

Faites-vous des amis avec des gens qui s'intéressent aux choses positives et qui seraient vraiment heureux de voir votre succès. Faites-vous des amis avec des gens qui vous encourageront à réaliser vos projets et vos idées. Si vous choisissez comme amis proches des personnes qui s'intéressent à des choses mesquines ou sans importance, vous deviendrez progressivement une personne qui pense, comme elles, à des choses insignifiantes.



Complaining to Cartoon Network!



Sati Karagöz

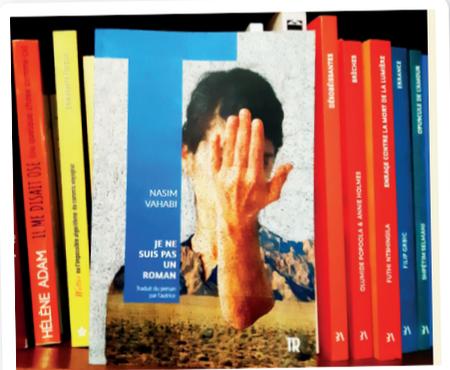
Deux romans puissants à lire absolument

Au-delà du roman, au bout de la plume, la liberté

Lorsqu'une autrice croit dur comme fer en son roman, elle fait tout pour connaître les raisons qui bloquent son manuscrit dans le bureau de la censure. Dans sa quête de réponses, elle se retrouve enfermée au sous-sol dans la salle des archives administratives qui contiennent un nombre incroyable de manuscrits interdits à la publication comme le sien...

Des vies sont liées sans le savoir. Il y a ceux qui pensent que leur cause est noble et ainsi participent à cette machine bureaucratique qui vise à contrôler la culture et brider la littérature. La liberté d'expression est volée et la liberté de pensée, limitée sans accès à la vraie culture. D'autres résistent...

Je ne suis pas un roman dépeint avec finesse et justesse un pays aux allures dystopiques mais bien réel, où les fondements même de la liberté sont ba-



foués avec la répression constante de la liberté d'expression.

Père et fils, une relation complexe

Dans une contrée sauvage, loin de tout, un homme est déstabilisé à la mort brutale de sa femme.

Il se retrouve seul avec son fils, ce même dont il ne sait finalement rien, dont il n'a jamais été proche.

La paternité, ce n'est pas son truc. Être père, ce n'est pas inné, cela s'apprend. Mais comment faire quand on n'a pas eu de modèle soi-même, pas d'enfance heureuse, ni de parents bienveillants ? Le gosse apparaît comme un rival, un handicap, un bon à rien. Il lui faut du temps pour comprendre et accepter sa paternité. Il faut s'approprier l'un l'autre et créer du lien. Quand les choses commencent à s'arranger, d'autres obstacles surgissent et c'est un nouveau combat à mener pour sauver son même.

C'est un roman puissant, l'écriture vous touche au plus profond de l'âme.



Prix de la traduction 2022 de l'Institut français de Turquie

Le Prix de la traduction de l'Institut français de Turquie a été lancé en 2021 afin de soutenir et d'encourager la traduction d'œuvres publiées du français vers le turc.

La cérémonie de remise des prix de traduction de l'Institut français de Turquie, cette année a eu lieu le 4 octobre dernier au Palais de France, en présence de M. Olivier Gauvin, Consul général, de M. Raphaël Martinez, Conseiller adjoint de coopération et d'action culturelle, de M. Christian Schnell, Directeur de l'Institut français de Turquie - antenne d'Istanbul, des membres du jury et de personnalités du monde littéraire.

Décerné pour la deuxième fois cette année, le Prix de la traduction de l'Institut français concernait cette fois les textes de sciences humaines et sociales. Un genre particulièrement présent dans l'édition française, où la « pensée française » (philosophie, sociologie, histoire, psychanalyse, etc...) continue année après année à alimenter une riche production.



Le Prix général de la traduction, cette année a été décerné à Zühal Karagöz pour *Rüyaların Sosyolojik Yorumu*, version turque de *L'interprétation sociologique des rêves* de Bernard Lahire. La traductrice a transposé avec habileté, ouverture et parfaite exactitude la pensée, les concepts et les termes présents dans l'ouvrage de Bernard Lahire.

Le Prix d'Honneur 2022 a été attribué à Roza Hakmen pour l'ensemble de son œuvre. Depuis un bon quart de siècle, Roza Hakmen traduit en turc, avec talent, de nombreuses œuvres classiques, modernes et contemporaines, se montrant à la fois précise et créative dans son utilisation d'une langue maîtrisée, fluide et raffinée.

En 2021, le Prix de la traduction avait été décerné Ebru Erbaş pour sa traduction de *Grand Frère* de Mahir Güven : *Ağabey* ; le Prix d'encouragement, au jeune traducteur Yunus Çetin pour *Kurmacanın Kıyıları* (*Les Bords de la fiction*, de Jacques Rancière). Le Prix d'Honneur avait quant à lui été attribué à Aysel Bora, hélas déçédée en février 2022.

* Agence ALT



Gözde Pamuk

Constantinople bleu et rose

De décembre 1919 à mars 1921, le peintre ukrainien Alexis Gritchenko alla s'installer à Istanbul, suite à la révolution bolchevique de 1917 et avant la création de l'Union soviétique.



Ce séjour lui fit découvrir l'histoire de Byzance, ainsi que de nouveaux horizons artistiques. Il rédigea alors un journal qui sera publié en 1930 à Paris sous le nom de *Deux ans à Constantinople, journal d'un peintre*. Il y rassemble 40 aquarelles de son séjour à Constantinople ainsi que des récits de ses visites, avec une évocation toute personnelle des ruelles d'Istanbul et de leur authenticité. Nous apprenons que le peintre aimait se rendre à Sainte Sophie. Il y évoque également plusieurs grands événements historiques en lien avec la ville, comme la quatrième croisade ou encore la prise de Constantinople par l'Empire ottoman. Il fait également des références à la culture byzantine à laquelle il s'attache fortement.

Alors qu'il vivait à Paris depuis 9 ans, Gritchenko n'a apparemment pas oublié son séjour exceptionnel passé à Istanbul puisqu'il publie ce livre en 1930. Durant toutes ces années parisiennes, il effectue plusieurs expositions consacrées à ce séjour à Istanbul, dont la première se nomme « Constantinople bleu et rose », en 1923. Le peintre représentait la ville d'Istanbul par ces couleurs, que nous découvrons à travers ses aquarelles. La préface du catalogue de l'exposition était rédigée par l'écrivain André Levinson, qui affirme que pour le titre de l'événement, Gritchenko s'est inspiré du poème de Théophile Gautier de 1852, « Baiser rose, baiser bleu ».

Le peintre souligne dans son livre que l'art doit être nourri à la racine. Il conseille donc aux artistes « ottomans » de pratiquer l'art en analysant et revisitant les anciens arts populaires, qu'il définit comme l'essence de l'art ottoman. Un exemplaire du livre accompagné d'une lettre, aujourd'hui conservés dans les archives du Collège de France, ont été adressés par le peintre au byzantiniste américain Thomas Whittemore. Thomas Whittemore eut un rôle culturel important dans la Turquie des années 1930. Fondateur de l'Institut byzantin de Boston et dans le cadre de la mission de l'Institut, il vint vivre à Istanbul pour diriger les travaux de restauration et de conservation des mosaïques de Sainte Sophie et de Saint-Sauveur. Il a joué un rôle considérable dans la décision de transformation de Sainte Sophie de mosquée (après 482 ans) en musée le 1^{er} février 1935.



Ali Türek

« Il existe deux grands inconnus de l'histoire : les pôles géographiques et les Turcs. » J'avais toujours trouvé frappants ces mots d'Albert Sorel. Ce précurseur de l'histoire de la diplomatie, à la fin du XIX^e siècle, avait par cette phrase laissé une trace ineffaçable sur des générations d'intellectuels turcs. Ses propos allaient susciter non seulement chez ces intellectuels, mais aussi pour les regards occidentaux, une obsession : quid de la Turquie ? Que devient-elle ? Où va-t-elle ?

La Turquie justifiait et attisait à merveille cette curiosité. Terre de changement par excellence, elle ne cessait de réserver des surprises et appelait à être suivie de près.

Mais voici peu, j'observe progressivement un petit basculement. Depuis que j'ai pu reprendre mes allers-retours réguliers entre Paris et Istanbul, j'ai constaté que la question ne se concentre plus tant sur la Turquie. Je continue à être un interlocuteur-cible parfait, mais dans un seul et même objectif : celui de savoir quelle direction l'Europe est en train de prendre.

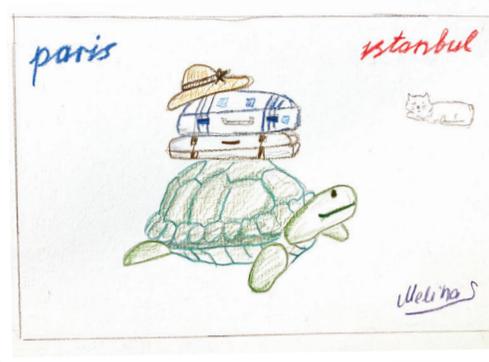
Où va-t-elle ?

Longtemps, on m'a demandé quelle voie prenait la Turquie, dans son long cheminement. J'adorais la platitude de la question. Je respirais, réfléchissais et répondais en rassemblant souvent les clichés que les gens avaient envie d'entendre. Mais depuis lors, c'est davantage du côté turc que naît la curiosité. C'est en Turquie que j'entends de plus en plus cette question, dans sa nouvelle version : Où va l'Europe ?

De même que l'intérêt pour la Turquie était alors justifié, dorénavant, celui portant sur la direction prise par l'Europe l'est tout aussi amplement.

L'actualité bouillonne. Les transformations politiques, économiques et juridiques se poursuivent à un rythme effréné dans tous les pays du monde. Mais celles qui se passent en Europe attirent désormais notre attention. La proximité avec le Vieux Continent fait, à juste titre, davantage résonner tous ces changements en Turquie.

Lisant le monde depuis les quais de Bosphore, on savait déjà que le rêve américain avait ses limites et aurait une fin, mais on n'avait jamais imaginé que le rêve européen, celui d'un continent de stabilité et de progrès démocratique, social et économique, puisse, un jour, se dédire.



À l'heure actuelle, tout semble se brouiller. Le climat sonne l'alarme, les parlements nationaux changent de camp, les inégalités sociales se creusent. Tous les jours, nous suivons l'avancée à petits pas d'un vieux mécanisme mortifère. Ce spectre qui hante l'Europe ne promet certainement pas de jours heureux. Où nous mèneront-ils, ces pas ? Serons-nous amenés, un jour, à devoir tourner la page d'une Europe prospère, unie et diverse ?

Je n'en sais rien. Ajoutons cela aux grands inconnus de l'histoire, aux côtés des pôles géographiques et des Turcs. En cette mi-octobre, il fait beau à Istanbul, aux bords du Bosphore, et je laisse la parole au plus grand poète de langue turque, Nazim Hikmet :

« En cet instant, ni combat, ni liberté, ni femme.

La terre, le soleil et moi.

Je suis heureux. »



Eren M. Paykal

Nous vivons une période intense où les élections se succèdent dans les pays des Amériques.

Quand je dis « les Amériques », je tiens à préciser : tous les pays, du nord au sud. Un résumé est donc de mise.

L'Amérique du Nord.

Commençons par le nord de l'Amérique, où nous considérerons quatre pays.

Les États-Unis : un pays que l'on peut qualifier d'exceptionnel. Un pays hors normes avec ses atouts et ses déboires. Le président actuel, Biden, est l'un des plus faibles de l'histoire américaine. Dès lors, la très ambitieuse vice-présidente Kamala Harris et Antony Blinken pour les relations internationales, mènent la danse.

Le Canada : un grand pays qui sous l'ère du Premier Ministre Justin Trudeau, mêle au politiquement correct une hypocrisie concernant les revenus énergétiques. Sur le plan international, le pays est totalement dans l'orbite des États-Unis, une position très différente de celle de feu Pierre Trudeau, proche de Cuba.

Les Îles Bermudes : une colonie britannique répertoriée dans la liste des pays non autonomes de l'ONU. Des référendums pour l'indépendance y sont de temps en temps organisés.

Les Îles Saint-Pierre-et-Miquelon : petit territoire français. Une anomalie sur la carte. *L'Amérique Centrale*

Le Mexique : un grand pays influent sur la scène internationale. Bien qu'interdépendant avec les États-Unis, le Mexique exerce une politique indépendante, sous la présidence de Andrés Manuel López Obrador, le premier président de gauche de ce pays jadis révolutionnaire. Sa po-

Les Amériques, état des lieux - I

sition pour une intégration latino-américaine favorise ses décisions pro-vénézuéliennes.

Le Costa-Rica : un pays très proche des États-Unis. Personnellement, je pense que le Costa-Rica pourrait devenir le 51^e État de l'Union.

Le Guatemala : État multiethnique, le droit des natifs a toujours été négligé. Le président d'extrême droite, Alejandro Giammattei, a des problèmes avec son grand frère, les États-Unis, pour certaines violations des droits de l'Homme.

Le Honduras : Manuel Zelaya, le président hondurien de gauche, avait été renversé par un coup d'État pro-américain. Après une dictature fasciste, les élections de novembre 2021 ont vu la victoire de Xiomara Castro, l'épouse de Zelaya. Le Honduras tourne à gauche et reconnaît Maduro comme président du Venezuela.

Le Panama : État stratégique, pays très proche allié des États-Unis. Ce ne fut

pas le cas durant le règne du leader nationaliste Omar Torrijos, qui permit au Panama de reconquérir le Canal de Panama sous domination américaine. Il est l'un des leaders légendaires de l'Amérique dont la mort suite à un accident d'avion est imputée aux États-Unis.

Le Nicaragua : un régime communiste, où les droits humains et démocratiques ne sont pas respectés. Pourtant, le régime sandiniste avait suscité beaucoup d'espoirs pour le futur des Amériques. Maintenant, c'est une affaire de famille...

Le Belize : ce petit État, seul anglophone de la région, entretient des relations cordiales avec Cuba et le Venezuela, sans pour autant négliger ses relations économiques avec les États-Unis. Le Guatemala considère toujours le Belize ou l'ancien Honduras britannique comme faisant partie de son territoire.

Le Salvador : le dissident du Frente Farabundo Marti para la Liberacion Nacional (FMLN), un parti qui a lutté pour l'établissement d'un régime de tendance socialiste au Salvador, le riche Nayib Bukele, est depuis 2019 le président de ce pays le plus pauvre de l'Amérique centrale. Président atypique mais très populaire, c'est un homme de contradictions par sa lutte armée contre les gangs mais aussi sa passion pour le bitcoin. Farouche ennemi du Venezuela de Maduro, il est aussi éloigné de Biden par sa gestion radicale de la lutte contre le terrorisme.

Le second volet de cet article, consacré aux pays de l'Amérique du Sud et des Caraïbes, vous sera présenté le mois prochain - où l'on connaîtra aussi les résultats de l'élection présidentielle du Brésil.





Diren Akyol

Chers lecteurs, L'article de ce mois-ci, je l'espère, va vous mettre en appétit.

Comme vous le savez, Montréal est une ville fascinante qui au fil des siècles a accueilli des gens de différentes cultures. Sa culture gastronomique est donc assez riche : de la cuisine indienne à la cuisine brésilienne, grecque, italienne, turque, chinoise, japonaise... de la Thaïlande au Portugal, de l'Afghanistan aux Caraïbes... Un tour du monde à la portée de votre assiette, à Montréal !

Parmi ces saveurs, j'évoquerai plus particulièrement celles qui, popularisées par la grande communauté juive de Montréal, sont devenues le symbole de la ville et de leur histoire.

Quand on parle de Montréal, la première chose qui nous vient à l'esprit est la poutine. Avec le bagel et la viande fumée, ces mets sont devenus emblématiques de cette ville au fil du temps.

La poutine, qui est une combinaison de fromage en morceaux et de frites avec de la sauce, est apparue dans les régions rurales de la province de Québec vers 1950. À l'origine servi à l'apéritif, il est devenu au fil du temps un symbole de la cuisine et de la culture québécoise.

La Banquise : une légende de la poutine

Qui dit Montréal dit poutine, et qui dit poutine dit La Banquise. Cet établissement aux saveurs inchangées depuis

L'héritage multiculturel de la cuisine à Montréal

des années s'est fait un nom et est devenu incontournable pour tous ceux qui visitent Montréal.

Petit magasin de crème glacée à l'origine, La Banquise a ouvert ses portes en mai 1968. L'automne suivant, son fondateur, Myer Lewkowicz, est un juif de Varsovie d'origine modeste, survivant des camps de concentration. Il déclara alors : « Mon seul rêve à Buchenwald était un morceau de pain. » Lewkowicz vécut et travailla en Allemagne après la guerre, jusqu'à ce qu'il soit aidé par les Services d'aide à l'immigration juive canadienne. Venu à Montréal en 1953, il obtint un emploi à la Montréal Bagel Bakery de Hyman Seligman rue St-Laurent, où il apprit le métier. Cinq ans plus tard, il ouvrit avec Seligman la boutique St-Viateur Bagel sur la rue du même nom.

Depuis, les bagels de St-Viateur Bagel rassemblent Montréalais et visiteurs autour d'assiettes et en des lieux qui sentent bon l'histoire.



St. Viateur Bagel : un goût qui sent l'histoire

Le bagel est l'une des saveurs que la cuisine juive a apportées à la culture montréalaise.

Le bagel, pain quotidien traditionnel des habitants de l'Europe de l'Est, était le moyen le moins cher de nourrir les familles. On en vendait partout dans les

rues. Selon une superstition, le bagel arrondi protégeait même du mauvais œil.

De la Pologne à Montréal

À Montréal, le temple incontesté du bagel est le St-Viateur Bagel. Son fondateur, Myer Lewkowicz, est un juif de Varsovie d'origine modeste, survivant des camps de concentration. Il déclara alors : « Mon seul rêve à Buchenwald était un morceau de pain. » Lewkowicz vécut et travailla en Allemagne après la guerre, jusqu'à ce qu'il soit aidé par les Services d'aide à l'immigration juive canadienne. Venu à Montréal en 1953, il obtint un emploi à la Montréal Bagel Bakery de Hyman Seligman rue St-Laurent, où il apprit le métier. Cinq ans plus tard, il ouvrit avec Seligman la boutique St-Viateur Bagel sur la rue du même nom.

Depuis, les bagels de St-Viateur Bagel rassemblent Montréalais et visiteurs autour d'assiettes et en des lieux qui sentent bon l'histoire.

La charcuterie des charcuteries : Schwartz's

Schwartz's, c'est le temple de la viande fumée. Certes, tous les restaurants, épicerie et charcuteries de Montréal proposent de la viande fumée, mais aucun d'entre eux ne peut rivaliser avec Schwartz's. Fondée en 1928 par Reuben Schwartz, un immigrant juif de Roumanie, la charcuterie a été l'une des premières à proposer la viande fumée roumaine, désormais bien connue et appréciée. L'enseigne a connu depuis plu-

sieurs propriétaires - dont Céline Dion, qui détient aujourd'hui une participation dans le restaurant.

Le restaurant - une seule salle carrelée de blanc avec plusieurs rangées de longues tables étroites - est toujours à son endroit d'origine : sur le boulevard Saint-Laurent, au milieu de vitrines insolites et de boutiques branchées.



Imaginez-vous franchir la porte et revenir 80 ans en arrière dans l'histoire de la rue principale de Montréal. Un authentique repère montréalais, accueillant célébrités et visiteurs du monde entier... Jusqu'à présent, je n'ai rencontré personne ayant visité Montréal et n'ayant pas franchi la porte de Schwartz's. En ce qui me concerne, je m'y suis senti chez moi, dès le premier jour. À table, à la maison...

C'est que ces restaurants qui témoignent de la longue histoire de la culture gastronomique, sont les premiers endroits qui viennent à l'esprit de ceux qui visitent la ville. Et les assiettes que nous y commandons, elles fleurent si bon l'histoire, en harmonie avec l'odeur délicieuse de ces mets...



Burak Belgen

Le 8 août 1981 naissait le petit Roger... Federer, qui avait fait ses débuts au classement junior en 1996, a obtenu son premier vrai succès en 1998, toujours dans ce classement, à Wimbledon, en décrochant le trophée dans les catégories simple et double. Bien que sa carrière professionnelle ait officiellement commencé en 1998 au Swiss Open Gstaad, le match qui l'a propulsé sous les projecteurs du monde entier fut le match du 4^e tour à Wimbledon en 2001, remporté contre son compatriote, la légende Pete Sampras (« Pistolet Pete »), jusqu'alors invaincu de ce tournoi.

2003 fut l'année où Federer a non seulement pris le devant de la scène, mais s'y est installé. Cette année-là, Federer, qui s'est hissé à la deuxième place mondiale, a remporté six tournois, dont Wimbledon, le plus prestigieux.

Roger Federer était l'incarnation de l'expression lexicale « tout autour », comme le célèbre couteau militaire de sa Suisse natale. C'était un joueur de tennis qui pouvait tout faire. Tout au long de sa carrière, il a dominé l'histoire du tennis par sa vitesse, son intel-



Adieu, Federer

ligence de jeu, son énorme puissance de frappe avec des statistiques d'erreur proches de zéro, son style de jeu agressif et sa qualité de service.

Gagner un Grand Chelem est difficile, mais il est encore plus difficile de les gagner tous les quatre ! Nous connaissons de nombreuses légendes de l'histoire récente à qui, malgré des dizaines de victoires en tournois majeurs, il manque malheureusement au moins une manche de quatre tournois du Grand Chelem à leur C.V. Par exemple : Pete Sampras, malgré 12 victoires au total ; Bjorn Borg, bien qu'il ait remporté 11 championnats en moins de 10 ans d'une carrière qui s'est déroulée comme un tourbillon... innumérable ; Stefan Edberg, Boris Becker, Jimmy Connors, John McEnroe...

Bien sûr, chacun a son opinion, mais pour moi, Federer est une légende. Il est au tennis ce que

Jordan était au basket, comme Maradona était au football ce que Senna était à la F1.

Même si ses grands rivaux Nadal et Djokovic l'ont surpassé dans la somme des victoires remportées dans les quatre tournois du Grand Chelem, qui sont les arènes privées du tennis, quand il s'agit de savoir qui est le plus

grand, Sa Majesté est le premier nom qui vient à l'esprit, avec le respect et les marques d'admiration du public et des sportifs de chaque pays.

Être un bon athlète ne suffit pas pour être autant aimé, être une bonne personne est tout aussi important. Lors des adieux inoubliables de la Laver Cup à cette raquette légendaire, qui a atteint le plus haut degré d'harmonie tennis-sincérité-élégance-esthétique, non seulement les gros titres télévisés, mais aussi les clameurs dans l'O2 Arena et les larmes de son plus grand rival, Nadal, témoignèrent de l'émotion générale.

Au cours de sa carrière de plus de 20 ans : 20 tournois du Grand Chelem et 103 trophées au total, 237 semaines consécutives en tant que numéro un mondial, maintenant sa place au sommet pendant un total de 310 semaines... En 2001, la première victoire ATP à Milan, la première à Wimbledon en 2003. À Roland Garros, dans le célèbre match de Haas, il était mené 0-2 dans les sets; alors qu'il était à 3-4 et 30-40 dans le 3^e set, il a porté

le score à 3-5 et a ignoré le point à servir pour le match, rendant le set puis le match (il avait par la suite remporté la seule victoire de RG de sa carrière)... Tous ces matchs inoubliables sont entrés dans l'histoire. Et cette finale épique à l'Open d'Australie 2017, lorsqu'il a battu son grand rival Nadal 3-2 à l'âge de 35 ans...

Sans plus tarder, terminons; malheureusement tout bien se termine, mais la vie continue. Le tennis existait avant toi et continuera après toi. Tu feras certainement toujours l'objet de comparaisons, car tu es une référence, mais plus jamais, j'en suis quasi sûr, nous ne pourrions savourer de tels revers à une main.





Sirma Parman

La 17^e Biennale d'Istanbul a débuté le mois dernier et se poursuivra jusqu'au 20 novembre. Vous avez certainement suivi les polémiques des amateurs d'art et des critiques à propos des œuvres exposées dans le cadre des dernières Biennales. L'on garde donc à l'esprit certains de ces avis : que la Biennale a peine à rassembler des œuvres de qualité comme auparavant, ou que les messages politiques sont devenus vides de sens. Mais je dois dire que j'adore la Biennale d'Istanbul et que depuis des années, j'en visite chaque lieu autant que possible. La principale raison à cela est que j'aime découvrir Istanbul. Cette ville où ma famille s'est installée au XVI^e siècle et où je suis née et ai grandi est vraiment « ma maison ». Et cette très grande maison comporte tant d'endroits que je n'ai pas encore découverts... Alors, la Biennale d'Istanbul me donne l'opportunité de l'explorer.

À l'annonce des lieux de la Biennale de cette année, deux lieux m'ont tout particulièrement enthousiasmée : deux

Deux hammams magnifiques à la Biennale d'Istanbul

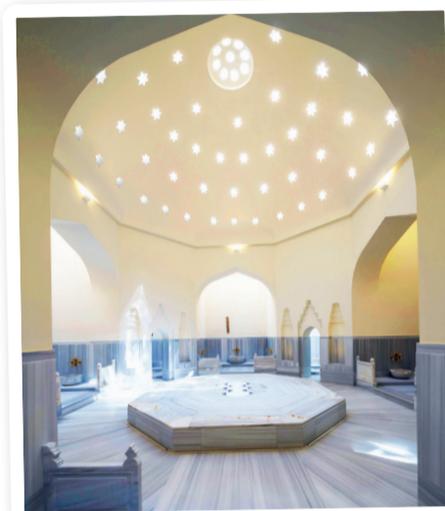
bains turcs, dans le quartier de Fatih. Par conséquent, ce sont les premiers endroits où je suis allée.

Situé sur la rive opposée de la Corne d'Or, le hammam Küçük Mustafa Paşa, construit en 1477, est l'un des plus anciens bains d'Istanbul. L'installation multicanal *Crazies* (2006) de l'artiste thaïlandaise Araya Rasdjarmrearnsook, a été exposée dans ce bain historique. L'église orthodoxe orientale du IX^e siècle, connue aujourd'hui sous le nom de mosquée Gül et très proche de ce bain, mérite également une visite.

Ensuite, je suis allée à Çinili Hamam à pied. En flânant dans les rues de Cibali à Fatih, j'ai vu avec grand plaisir que les commerçants maintiennent toujours vivant le caractère authentique du quartier. Çinili Hamam est l'un des exemples les plus importants de l'architecture ottomane des bains turcs. Commandé par l'amiral Barberousse au début des années 1540, c'était l'un des premiers hammams conçus par l'architecte Mimar Sinan. Ses faïences bleues-blanches caractéristiques d'Iznik, endommagées lors de tremblements de terre et d'incen-

dies dévastateurs au XVIII^e siècle, ont malheureusement été vendues par un antiquaire parisien et se sont retrouvées disséminées dans les musées les plus prestigieux d'Europe.

Ce hammam, une des premières œuvres de Mimar Sinan, m'a vraiment fascinée. Une multitude de petites fenêtres en forme d'étoiles constellent le dôme et éclairent ainsi le bain d'une lumière naturelle. Les œuvres d'art présen-



tées au Çinili Hamam dans le cadre de la Biennale sont l'installation sonore à grande échelle de Talō Havini intitulée *Réponse à l'appel* axée sur des chansons locales sur les voyages en mer et ses expériences dans la région de l'Océanie, et l'installation multimédia de Renato Leotta intitulée *Posidonia - Concertino Per Il Mare* inspirée par une plante aquatique appelée *Posidonia oceanica*.

J'aimerais voir davantage d'installations aussi fascinantes dans l'atmosphère enchantée de ces bains turcs. La lumière, l'acoustique et les couleurs ambiantes peuvent être valorisées, et ainsi sublimer les œuvres exposées. En quittant Çinili Hamam, j'ai pensé à l'installation *Animitas* de Christian Boltanski, que j'ai vue à la Fondation Louis Vuitton en 2018 ; c'était un excellent exemple de combinaison de vidéo, de son et d'installation. De même, à l'exposition intitulée *Plurivocality*, organisée par Levent Çalikoğlu et Çelenk Bafrà à Istanbul Modern il y a quelques années. Cette exposition avait offert aux amateurs d'art d'Istanbul des œuvres d'installation éblouissantes.



Gisèle Durero-Köseoğlu

Deux villes de la côte méditerranéenne, Nice et Toulon, conservent encore le souvenir du passage du fameux amiral ottoman, Barbaros Hayrettin Pacha, que les Européens appellent « Barberousse ». Pour Nice, c'est une flânerie dans la vieille ville qui permet de retrouver les vestiges du siège de Barberousse en 1543 : des boulets tirés contre la cité, dont l'un se trouve au croisement de la Rue Droite et de la rue de la Longe, et les trois autres, sur la façade de la chapelle du Saint Sépulcre, place Garibaldi. Jusqu'au XIX^e siècle, d'ailleurs, le Carnaval de Nice se déroulait dans une zone surnommée « babazouk », à l'endroit où Barberousse avait attaqué, et les pêcheurs, déguisés en Turcs, mimaient sur un char la lutte des Niçois contre les troupes franco-ottomanes.



En effet, suite à la sixième guerre d'Italie, le roi François 1^{er}, fait prisonnier à Pavie, n'avait pu être libéré de sa captivité qu'en échange d'une colossale rançon de deux millions d'écus, qu'il avait fallu, dit-on, 340 mulets pour transporter ! Et en laissant ses deux fils en otage à son ennemi. Aussi sa rancœur était-elle si forte qu'à peine libéré, il s'allie en 1536

Riviera française : le spectre de Barberousse toujours présent !

avec Soliman le Magnifique, seule puissance capable d'effrayer Charles-Quint. Les deux souverains, dont la coalition provoque la stupeur, décident alors de frapper un grand coup en attaquant Nice, fief de la Maison de Savoie, vassale de Charles-Quint !

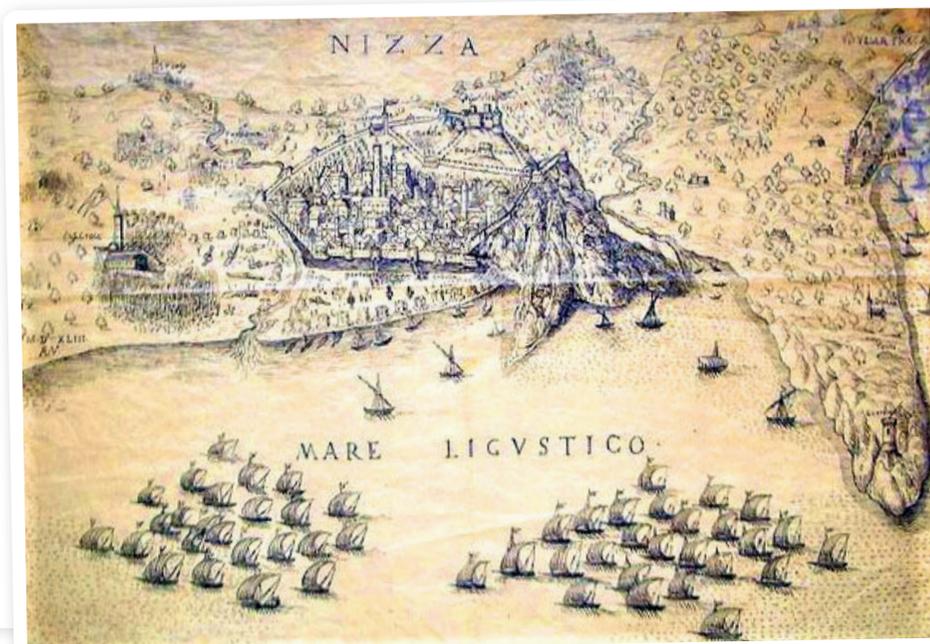
Le 15 août 1543, cent-dix galères franco-turques, sous la conduite de Barberousse, dont le seul nom provoque l'épouvante, conquièrent la ville basse. Mais la citadelle continuant de résister, les troupes se lancent à l'assaut de la colline. C'est alors que se produit, selon la légende, un événement extraordinaire : une simple lavandière, Catherine Ségurane, donne un grand coup de battoir à linge sur la tête du porte-étendard ottoman, s'empare du drapeau qu'il s'apprêtait à planter au sommet de la tour et en brise la hampe. L'héroïsme de cette femme du peuple, immortalisé par un bas-relief de pierre sur la place Saint-Augustin, aurait galvanisé les combattants niçois, qui auraient résisté un mois, jusqu'à ce que le duc de Savoie ne leur porte secours en septembre et que les troupes franco-turques ne lèvent le siège. Car la mauvaise saison approche, et Barberousse, qui regrette de s'être laissé embarquer dans cette aventure - il trouve les soldats français désorganisés et indisciplinés, il a même dû leur fournir la poudre noire dont ils manquaient - ne songe plus qu'à l'hivernage de sa flotte. Il a aussi d'autres chats à fouetter puisque c'est pendant le siège, qu'en dépit de ses 65 ans, il s'est mariée avec une belle Calabraise de dix-huit ans, Donna Maria, que les Calabrais lui avaient offerte pour qu'il ne les attaque pas ! Aussi, les galères prennent-elles la direction de Toulon, que François 1^{er} leur a octroyé pour hiverner.



Selon l'écrivain Jean-Louis Mattei, qui avait étudié les registres d'époque, Barberousse s'engage à faire régner à Toulon « une telle police qu'il n'y aurait ni désordre ni inconvenient ». De son côté, François 1^{er} ordonne aux habitants d'évacuer la ville pour céder la place au « Sieur Barberousse » et à ses trente mille soldats ; la cathédrale Sainte-Marie-Majeur est convertie en mosquée, la monnaie ottomane devient celle de la région. Toulon se change en petite Istanbul ! Les archives témoignent aussi de multiples échanges commerciaux entre les

autochtones et les soldats turcs, mentionnant surtout des livraisons d'olives, d'huile, de poules et de fruits. Signalons au passage que trente mille soldats turcs désœuvrés dans la ville de Toulon et ses environs jusqu'en mars 1544, ça a bien dû laisser d'autres traces que des pièces de monnaie et des tombes musulmanes. Je me souviens d'un historien affirmant comme une boutade que beaucoup de Toulonnais devaient posséder un ancêtre turc... Barberousse, dont c'était la dernière campagne, puisqu'il meurt deux ans plus tard à Istanbul, repart au printemps, avec une indemnité de huit-cent mille écus d'or.

Ce personnage emblématique de l'armée ottomane aura donc marqué l'histoire de la riviera française, où sa mémoire est encore vivace, presque cinq siècles plus tard, dans la multitude de récits, mi-réalistes, mi-légendaires, dont il a été l'objet et dans les artefacts exposés aujourd'hui...



C'est quoi l'amour, selon toi ?

Hüseyin Latif



İmza Günü ve Söyleşi - Moderatör: Derya Adıgüzel

5 Kasım 2022, Cumartesi Saat: 17:30

Salt Beyoğlu, Robinson Crusoe 389